

Je cherche, donc j'apprends

*Et si apprendre à chercher,
c'était apprendre à apprendre ?*

Paroles d'experts



Chantier d'écriture réflexive– module 4
C.E.S.P. Hainaut, 2018 / 2019
Christian Wattez

Je cherche, donc j'apprends.

On accuse souvent l'école - à tort ou à raison - d'éteindre l'envie d'apprendre chez ceux qui la fréquentent : les enfants qui y arriveraient naturellement curieux et questionnants, laisseraient bientôt la place à des élèves à l'esprit résigné et à la curiosité endormie.

Mais si ce constat se vérifiait, il serait malgré tout porteur d'espoir : après tout, si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, ne devrait-elle pas aussi être capable de la réveiller, voire même de l'allumer si elle ne l'était pas encore ?

Et si le but de l'école était d'abord de faire germer l'envie de savoir, de cultiver la curiosité et d'outiller la recherche des réponses aux questions qu'on se pose ?

« Lorsqu'on observe de très jeunes enfants, on constate souvent qu'à leur entrée à l'école maternelle, ils sont vivants, curieux, pleins d'imagination et avides de connaître.

Pendant un certain temps, ils gardent ces traits merveilleux et, petit à petit, ils deviennent passifs en même temps que ces qualités s'estompent. [...]

Les aptitudes intellectuelles et l'énergie de l'enfant ne semblent pas avoir été altérées par les cinq ou six premières années de sa vie passées dans sa famille.

Ce n'est sans doute pas là que l'on trouvera les causes de cette perte de curiosité et d'imagination. Il faut plus vraisemblablement les chercher dans l'école elle-même.»

Mathew Lipman

C'est un bel enjeu de transformation de nos pratiques car l'air de rien, chercher à faire de nos élèves des graines de curieux, c'est d'abord faire un travail sur soi : c'est changer notre propre rapport au savoir et c'est aussi accepter d'aller vers l'inconnu, en partant de questions et non de réponses. Bref, comment espérer rendre les élèves plus curieux si on ne l'est pas soi-même ?

Questionner ses pratiques

Cette perte de curiosité qu'évoque Mathew Lipman, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Et si oui, par quels biais se révèle-t-elle être cet éteignoir de l'envie d'apprendre ? Comment faire germer la curiosité chez tous les élèves ? Et comment les outiller pour qu'ils trouvent des réponses à leurs propres questions ?

... Voici quelques-unes des questions que nous nous sommes posées à l'entame de ce chantier d'écriture réflexive. Elles ont constitué le point de départ d'un travail de questionnement de nos pratiques et, ce faisant, en ont suscité d'autres.

Paroles d'experts

Nos questions, nous les avons soumises à un panel d'experts qui ont accepté de prendre du temps pour y apporter leurs propres réponses :

- Jacqueline Bonnard
- Catherine Chabrun
- Eveline Charmeux
- Pierre Cieutat
- Daniel Favre
- Sylvain Grandserre
- Angélique Libbrecht
- Amélie Vacher
- Jean-Michel Zakhartchouk

Voici leur contribution. Leurs regards croisés nous ont aidés à nous engager sur de nouvelles voies dans nos pratiques de classe au quotidien et à étayer nos choix.



Je cherche, donc j'apprends : nos questions

1. Selon le philosophe Matthew Lipman, les enfants perdent leur curiosité spontanée lorsqu'ils entrent à l'école primaire. Force est de constater que les petits sont curieux, les grands le sont moins ... Selon vous, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Cette perte de curiosité n'est-elle pas aussi liée à leur développement ?
2. Si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, sans doute peut-elle aussi la réveiller, voire simplement l'éveiller. Quels sont les dispositifs déclencheurs de curiosité qu'un enseignant peut mettre en œuvre pour tenter d'y parvenir ?
3. Faut-il attendre de savoir lire pour mener une recherche documentaire ? En d'autres mots, est-ce réalisable dès l'école maternelle ?
4. Par ailleurs, comment faire pour que la lecture - ou le langage, de manière plus large - ne soit pas un obstacle pour les enfants dont c'est la principale difficulté ?
5. Les enfants ne sont pas tous curieux ; et s'ils le sont, ils ne le sont pas vis-à-vis des mêmes choses ... Comment gérer cela dans une classe de 20 élèves ?
6. Les enfants en difficulté à l'école sont aussi souvent peu curieux et sont résistants à l'idée de se mettre en recherche ... comment les motiver ?
7. Tous les enfants ne bénéficient pas des mêmes ressources culturelles dans leur environnement familial. Inviter les élèves à rechercher des réponses à leurs questions puis à présenter le fruit de leurs recherches en classe (sous la forme d'exposés, de conférences d'élèves ...), cela ne renforce-t-il pas les inégalités sociales ?
8. Etre curieux, c'est oser s'aventurer sur les chemins de l'inattendu ... n'est-ce pas contradictoire avec l'existence d'un programme préétabli de connaissances à acquérir ?
9. Quelles priorités l'école devrait-elle se donner pour outiller les enfants dans leurs recherches ? Quelles compétences développer chez eux ? Et à quel âge ?
10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant soucieux d'allumer la flamme de la curiosité et d'outiller ses élèves dans leurs recherches ?
11. Est-ce l'école qui vous a rendu curieux et vous a donné l'envie de chercher des réponses à vos questions ? Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?





Je cherche, donc j'apprends :
Jacqueline Bonnard
répond à nos questions



Jacqueline Bonnard est institutrice et formatrice. Membre du Groupe Français d'Education Nouvelle, elle est l'auteure de l'ouvrage *"Découvrir le monde des objets. Former des chercheurs dès la maternelle"* (éd. Chroniques sociales).

1. Selon le philosophe Matthew Lipman, les enfants perdent leur curiosité spontanée lorsqu'ils entrent à l'école primaire. Force est de constater que les petits sont curieux, les grands le sont moins ... Selon vous, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Cette perte de curiosité n'est-elle pas aussi liée à leur développement ?

Je ne crois pas que l'école primaire soit la seule/la principale responsable de cette perte de curiosité. Certes elle apporte dans son fonctionnement une certaine normativité qui contraint les corps et les esprits en obligeant les jeunes élèves à se centrer sur ce qu'on appelle les apprentissages fondamentaux « lire, écrire, compter ». L'entrée à l'école primaire est souvent perçue comme une rupture : si à l'école maternelle la réussite scolaire s'efface devant le nécessaire épanouissement de l'enfant, il n'en va pas de même pour les premières années de l'école élémentaire. C'est un peu l'heure de vérité pour les parents : « Saura-t-il apprendre à lire ? et en combien de temps ? » « Saura-t-il acquérir les bases indispensables aux apprentissages scolaires ? »

Je ne connais pas de parents qui n'investissent pas ce moment important de la scolarité de leur enfant tant il ravive parfois un rapport ambigu à l'école et à leur propre scolarité. Pour moi, ce changement apparent de posture ne signifie pas une perte de curiosité mais plutôt l'envie de répondre aux attentes sociales fortes sur certains apprentissages.

Apprendre à lire et à écrire est synonyme pour beaucoup d'enfants de grandir et gagner en autonomie par rapport aux aînés et aux parents. On peut donc dire que cela participe du développement individuel de la pensée.

2. Si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, sans doute peut-elle aussi la réveiller, voire simplement l'éveiller. Quels sont les dispositifs déclencheurs de curiosité qu'un enseignant peut mettre en œuvre pour tenter d'y parvenir ?

Plutôt que d'éveiller ou de réveiller la curiosité, je préférerais la formule « susciter la curiosité ». On a tendance à présenter aux élèves les savoirs comme finis et à apprendre par cœur. Dans ce cas, s'il n'y a rien à chercher pourquoi faudrait-il être curieux et se poser des questions ? Le propre d'un esprit curieux est de se poser ses propres questions sur son environnement afin d'essayer, en y répondant, de se construire une représentation cohérente du monde.

Dans une approche anthropologique du savoir qui s'appuie sur la conviction d'une élaboration collective d'un patrimoine humain qui se transmet de génération en génération, il est important de proposer aux élèves des questions (situations-problèmes) que se sont posés ceux qui nous ont précédés : la construction du nombre, la ponctuation, les règles de grammaire, assembler des éléments d'un ensemble, évaluer une quantité... Il s'agit de proposer un défi, un obstacle à surmonter pour donner du sens à l'activité.

**3. Faut-il attendre de savoir lire pour mener une recherche documentaire ?
En d'autres mots, est-ce réalisable dès l'école maternelle ?**

Tout dépend ce qu'on appelle une recherche documentaire et si cette recherche se déroule dans le cadre scolaire ou non. Très souvent, on associe la recherche documentaire à des lieux spécifiques : bibliothèque, médiathèque, outil numérique. Si la recherche se situe hors du cadre scolaire, cette conception exclut de fait ceux qui ne disposent pas de pratiques sociales d'accès à la culture et accentue les inégalités scolaires dès l'école maternelle.

Si la recherche documentaire se fait dans le cadre scolaire, l'école maternelle y a sa place même si l'on ne sait pas lire. Je connais des enseignants qui proposent des activités de recherche à partir d'éléments présélectionnés permettant aux jeunes enfants de travailler la catégorisation et d'effectuer un tri pertinent parmi les informations données. C'est à l'école de travailler ces compétences indispensables et ceci dès la maternelle.

4. Par ailleurs, comment faire pour que la lecture - ou le langage, de manière plus large- ne soit pas un obstacle pour les enfants dont c'est la principale difficulté ?

Travailler le langage est affaire de collectif. On travaille le langage en interaction avec les autres, c'est pourquoi, il est important de construire des situations d'apprentissages solidaires. Plutôt que de penser en termes d'individu, il est préférable de penser en termes de « collectif de travail » et imaginer des temps d'interactions pendant lesquels on fait en sorte que chacun puisse exprimer sa pensée et la confronter à la pensée de l'autre. Les leçons de mots n'ont que peu d'effet sur les élèves dont le capital langagier est restreint ; à l'inverse l'exercice de la pensée et la confrontation de points de vue obligent à l'argumentation et améliore les capacités langagières.

5. Les enfants ne sont pas tous curieux ; et s'ils le sont, ils ne le sont pas vis-à-vis des mêmes choses ... Comment gérer cela dans une classe de 20 élèves ?

6. Les enfants en difficulté à l'école sont aussi souvent peu curieux et sont résistants à l'idée de se mettre en recherche ... comment les motiver ?

Je vais répondre à la question 5 en même temps qu'à la question 6.

Selon qu'on parle d'enfant en difficulté à l'école ou qu'on s'interroge sur la nature des difficultés de l'élève la relation éducative est différente. Dans le premier cas, le constat est souvent associé à la notion de manque qu'il faudrait combler, dans le second on signifie que le regard de l'expert convaincu du principe d'éducabilité recherche les outils adaptés à la situation. La mobilisation de l'élève sur les apprentissages s'en trouve modifiée. *C'est parce que j'ai éprouvé au moins une fois le plaisir de réussir dans un domaine que j'éprouve le besoin (le désir) de m'investir dans une nouvelle activité* (concept d'activité chez Léontiev).

J'ai parlé précédemment de collectifs de travail. Dans une classe de 20 élèves, on peut tout à fait proposer des situations d'apprentissages à partir de questions interpellantes, de faire travailler les élèves en petits groupes autour de la résolution du problème posé non pas en proposant « un exercice commun avec autorisation de communiquer » mais en résolvant un problème à partir de ressources ciblées par l'enseignant et complétées par les apports des uns et des autres avec obligation de décrire la démarche suivie.

7. Tous les enfants ne bénéficient pas des mêmes ressources culturelles dans leur environnement familial. Inviter les élèves à rechercher des réponses à leurs questions puis à présenter le fruit de leurs recherches en classe (sous la forme d'exposés, de conférences d'élèves ...), cela ne renforce-t-il pas les inégalités sociales ?

S'il s'agit d'une conception individualiste de ce type d'exercice, oui cela renforce les inégalités sociales. C'est un exercice difficile (combien d'enseignants sont-ils à l'aise dans la situation où il leur est demandé de présenter individuellement une pratique ou une réflexion pédagogique devant leurs pairs ?). Cela requiert des compétences multiples qui s'acquièrent sur une longue période. Selon l'âge de l'élève des freins puissants peuvent entraver « l'envie de faire ». C'est cependant un exercice à travailler avec tous les élèves (plutôt en petits groupes) mais en s'assurant que les ressources soient accessibles à chacun quelles que soient ses conditions sociales.

8. Etre curieux, c'est oser s'aventurer sur les chemins de l'inattendu ... n'est-ce pas contradictoire avec l'existence d'un programme préétabli de connaissances à acquérir ?

Le propre des savoirs scolaires est de se présenter comme un programme préétabli de connaissances à acquérir qui correspond au capital culturel qu'une génération souhaite transmettre à la génération suivante. Tout savoir n'est jamais le produit d'une génération spontanée, c'est une lente maturation faite de ruptures épistémologiques (Bachelard), de controverses, de validations par une communauté d'experts. C'est dans cette aventure humaine qu'il faut inscrire les élèves pour qu'ils perçoivent « ces chemins de l'inattendu » constitutifs des savoirs. Selon que l'on présente les savoirs comme finis qu'il ne convient pas de contester - et qu'on « comprendra plus tard » - ou que l'on propose de s'interroger sur la façon dont ils se sont construits et le contexte qui les a produits, on suscitera ou non la curiosité d'en savoir plus et de s'y inscrire.

9. Selon vous, quelles priorités l'école devrait-elle se donner pour outiller les enfants dans leurs recherches ? Quelles compétences développer chez eux ? Et à quel âge ?

Pour outiller les élèves dans leurs recherches, il faudrait sans doute former correctement les enseignants pour leur permettre d'aborder les domaines disciplinaires prescrits par les programmes. Cette formation initiale et continue devrait davantage s'appuyer sur le principe d'homologie lors de situations où les enseignants mis en situation d'apprentissage ou de découverte renouent avec les impasses ou difficultés que chacun peut rencontrer. Comment comprendre ou analyser les difficultés des élèves lorsqu'on ne les a pas éprouvées soi-même ou... qu'on les a oubliées ? Il ne s'agit pas de culpabiliser les enseignants mais de leur permettre de comprendre ce qui fait parfois impasse et d'étayer la réflexion avec des apports théoriques adaptés.

Quelles compétences développer chez les élèves ? Pour moi, il s'agit de faire en sorte qu'ils s'habituent à se poser leurs propres questions sur leur environnement. L'école devrait être le lieu où l'enfant fait un pas de côté pour regarder ce qui apparaît comme évident pour en faire un sujet d'étude. En se posant des questions auxquelles on cherche à répondre, en se confrontant aux différents points de vue, chacun participe d'une recherche collective qui se terminera par une trace écrite commune. C'est dès l'école maternelle que cette posture de chercheur devrait s'installer. Je travaille avec des enseignants de maternelle autour de cette thématique et les résultats obtenus sont très intéressants.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant soucieux d'allumer la flamme de la curiosité et d'outiller ses élèves dans leurs recherches ?

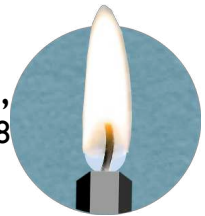
Il me semble que tout enseignant devrait rechercher dans les savoirs à transmettre – il existe des ouvrages qui développent cela – ce qui en a fait la genèse. Cette anticipation permet de prendre le contrepied des représentations majoritaires des enfants sur le sujet afin de leur proposer des situations-problèmes ou des défis pour outiller leur regard et développer leur compétence à questionner le monde. Mais cela ne se fait qu'au prix de préparations soignées pour réunir un ensemble de ressources pertinentes. D'où le nécessité d'un travail enseignant dans le cadre de collectifs professionnels. On ne peut pas tout réinventer à chaque fois et le partage d'outils élaborés par certains et testés dans différents contextes aident grandement à s'en sortir.

11. Est-ce l'école qui vous a rendu curieuse et vous a donné l'envie de chercher des réponses à vos questions ? Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?

Je ne sais pas trop si c'est l'école qui m'a rendu curieuse... j'ai eu un cursus scolaire un peu atypique au niveau de l'école primaire. Cependant je me souviens d'une année de CMI-CM2 où certaines propositions m'ont interpellée : « Le point est une figure

géométrique qui n'a ni longueur, ni largeur, ni épaisseur. », « La ligne, un point qui ne s'arrête jamais... », « La circulation sanguine, que des sens obligatoires ! »... pour ne citer que cela. Je me souviens d'échanges enflammés entre élèves sur ces propositions. Cependant, je ne suis pas certaine que cela ait guidé mon intérêt et mon engagement actuels à ce sujet. Il me semble que ce sont mes premières expériences professionnelles avec un public difficile (CPPN/CPA)¹ sans aucune formation qui m'ont obligée à penser autrement le métier. Puisqu'une transmission descendante était sans effet, quels outils construire ? Certains collègues avaient-ils des propositions ? Progressivement, je me suis tournée vers les mouvements pédagogiques (Education Nouvelle) et c'est au GFEN² que j'ai trouvé des propositions correspondant aux valeurs auxquelles je suis attachée : « Tous Capables ! », « Je cherche donc j'apprends », « Pour des apprentissages solidaires »...

Jacqueline Bonnard,
novembre 2018



¹ Classes Préprofessionnelle de niveau/Classe préparatoire à l'apprentissage : classe réunissant tous les élèves du niveau 4ème de collège en rupture avec le système scolaire
² GFEN : Groupe Français d'Education Nouvelle



Je cherche, donc j'apprends :

Catherine Chabrun répond à nos questions



Catherine Chabrun est enseignante. Elle anime *Le Nouvel Éducateur*, la revue de l'Institut coopératif de l'école moderne (ICEM-pédagogie Freinet). Elle siège dans des structures institutionnelles françaises comme le Conseil national de l'innovation pour la réussite éducative (CNIRÉ) et le Centre national de liaison de l'enseignement et des médias d'information (CLÉMI).

1. Selon le philosophe Matthew Lipman, les enfants perdent leur curiosité spontanée lorsqu'ils entrent à l'école primaire. Force est de constater que les petits sont curieux, les grands le sont moins ... Selon vous, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Cette perte de curiosité n'est-elle pas aussi liée à leur développement ?

Ce que j'ai constaté. Dans les classes CP/CE1 (1^e et 2^e année ?), les enfants étaient curieux, posaient plein de questions, étaient heureux de se mettre en recherche. Beaucoup de questionnements sur la nature, le monde qui les entoure (êtres humains, traces historiques, les « comment ça marche ? »...) Puis j'ai eu un CE2 (3^e année), la curiosité était toujours présente avec des centres d'intérêts très variés, mais comprenant les disciplines scolaires. Ensuite j'ai enseigné en CMI/CM2 (4^e et 5^e), là j'avais remarqué que les questionnements spontanés disparaissaient, il fallait les solliciter, mettre les enfants en situation de recherche. Certains élèves ne voyaient plus l'intérêt de rechercher et demandaient des réponses directes... et ils se limitaient au seul programme.

Il y a certainement un lien avec le développement, mais je pense surtout à la recherche de l'apprentissage utilitaire, celui qui va leur servir à « réussir » leur travail, la projection de la 6^e avec des notes, l'attente des parents, etc.

2. Si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, sans doute peut-elle aussi la réveiller, voire simplement l'éveiller. Quels sont les dispositifs déclencheurs de curiosité qu'un enseignant peut mettre en œuvre pour tenter d'y parvenir ?

Heureusement, d'autres enfants se laissent porter par l'intérêt de comprendre le monde. La part de l'enseignant est importante.

Mettre les enfants en situation de recherche entretient le questionnement (documentaire pour des exposés, des articles du journal de classe, mathématique pour créer des problèmes ou pour les résoudre, artistique pour s'appropriier des techniques...).

Nourrir la curiosité en sortant de l'école : en se promenant dans la nature, en visitant des musées, des espaces scientifiques... en partant en classes de découvertes, en correspondant avec d'autres classes, en invitant des « experts » (parents ou professionnels) sur de nombreux sujets, en mettant à dispositions beaucoup de la documentation...

Accueillir les questionnements dans différents moments de parole (entretien, Conseil) et répartir les recherches (enseignant, élèves)

Donner du temps pour rechercher, exposer les réponses.

**3. Faut-il attendre de savoir lire pour mener une recherche documentaire ?
En d'autres mots, est-ce réalisable dès l'école maternelle ?**

Pas besoin de savoir lire, sortir, observer, écouter, sentir, toucher... échanger ses questionnements et ses connaissances, présenter un livre, réaliser des photos, des dessins, s'occuper de plantes, d'animaux...

Bref ouvrir ses yeux pour lire le monde et non le déchiffrer !

4. Par ailleurs, comment faire pour que la lecture - ou le langage, de manière plus large- ne soit pas un obstacle pour les enfants dont c'est la principale difficulté ?

Si l'enfant se sent en confiance, pas jugé où l'erreur n'est pas stigmatisée, qu'il peut recommencer, s'il peut compter sur l'aide de ses pairs et de l'adulte, il s'exprimera là où il se sent le plus à l'aise et encouragé, il s'autorisera à essayer, il se lancera et fera davantage (écrire, lire, parler, dessiner...)

5. Les enfants ne sont pas tous curieux ; et s'ils le sont, ils ne le sont pas vis-à-vis des mêmes choses ... Comment gérer cela dans une classe de 20 élèves ?

Installer régulièrement des moments de travail, de projets personnels où chacun peut cheminer dans ses entraînements et ses projets (exposés, écrits, recherches). L'enseignant, les enfants, d'autres adultes... toute la classe, l'école est une ressource.

6. Les enfants en difficulté à l'école sont aussi souvent peu curieux et sont résistants à l'idée de se mettre en recherche ... comment les motiver ?

Surtout, ils ne s'autorisent pas, les enfants pensent que « ce n'est pas pour eux », qu'ils doivent s'exercer, apprendre par cœur... bref ce que leur famille attend d'eux. Casser ce fatalisme en montrant que chacun est capable.

7. Tous les enfants ne bénéficient pas des mêmes ressources culturelles dans leur environnement familial. Inviter les élèves à rechercher des réponses à leurs questions puis à présenter le fruit de leurs recherches en classe (sous la forme d'exposés, de conférences d'élèves ...), cela ne renforce-t-il pas les inégalités sociales ?

Si ces recherches et travaux sont effectués à la maison oui. Si l'organisation de la classe prend en charge ces recherches (espaces et temps) non.

Dans cette organisation, les documents peuvent être en classe, dans la bibliothèque, mais également apportés par d'autres enfants, par l'enseignant qui les mettent à disposition. L'aide, la participation de l'enseignant ou de pairs est également possible. L'enfant ne doit pas se retrouver seul dans ce travail.

8. Être curieux, c'est oser s'aventurer sur les chemins de l'inattendu ... n'est-ce pas contradictoire avec l'existence d'un programme préétabli de connaissances à acquérir ?

Les programmes sont présents et à suivre, mais la façon de les mettre en œuvre sont de la responsabilité de l'enseignant. Ils ne sont pas non plus complètement décalés des questionnements de l'enfance.

9. Selon vous, quelles priorités l'école devrait-elle se donner pour outiller les enfants dans leurs recherches ? Quelles compétences développer chez eux ? Et à quel âge ?

- Donner du temps
- Respecter les cheminements personnels
- Mettre à disposition des documents très divers (papier, vidéos, sons...)
- Encourager les sorties, les temps de découverte
- Accueillir les projets des enfants et permettre de les mettre en œuvre
- Offrir un environnement serein, hors du stress de la performance individuelle, de l'évaluation, du jugement
- « Naturaliser » l'erreur, pouvoir recommencer, attendre le temps nécessaire si besoin
- Mettre la coopération et l'entraide en préalables
- Échanger les connaissances entre enfants, entre adultes et enfants, entre adultes

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant soucieux d'allumer la flamme de la curiosité et d'outiller ses élèves dans leurs recherches ?

Surtout ne pas l'éteindre, soufflez dessus en valorisant très vite chaque petit questionnement et ainsi lancer la dynamique
Se montrer soi-même curieux, partager ses questionnements avec les enfants
Montrer qu'on est toujours en train d'apprendre, de questionner le monde.

11. Est-ce l'école qui vous a rendu curieuse et vous a donné l'envie de chercher des réponses à vos questions ? Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?

Ce n'est pas l'école, je me souviens de ma passion très jeune pour les étoiles, et du cadeau de mon père avec l'Astronomie populaire de Camille Flammarion.

Puis enfant unique et souvent seule à la maison je cherchais énormément de réponses dans les encyclopédies, les « tout en un » de la bibliothèque de mon père... Puis passion aussi pour les insectes, les oiseaux.

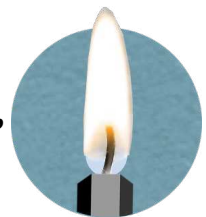
Dans l'ensemble pas toujours très scolaires mes questionnements.

Je pense que cette habitude de chercher par moi-même m'a aidée pour devenir enseignante. Remplaçante, je n'ai reçu aucune formation, mais comme j'avais l'habitude j'ai cherché dans les livres, les revues avant de rejoindre des groupes d'enseignants pour échanger et mutualiser nos expériences.

Et je continue aujourd'hui de me questionner, l'écologie et les droits de l'enfant prennent beaucoup de place aujourd'hui .

En fait, je suis un peu, beaucoup... « autodidacte ».

Catherine Chabrun,
novembre 2018





Je cherche, donc j'apprends :

Eveline Charmeux

répond à nos questions



Professeur de français et formatrice d'enseignants à l'école normale de Amiens puis à l'IUFM de Toulouse, Eveline Charmeux a également été durant 25 ans chercheur à l'Institut National de la Recherche Pédagogique à Paris. Aujourd'hui professeur honoraire, elle se consacre toujours au militantisme pédagogique, notamment en animant un site et un blog pédagogiques qui valent le détour : www.charmeux.fr

I. Selon le philosophe Matthew Lipman, les enfants perdent leur curiosité spontanée lorsqu'ils entrent à l'école primaire. Force est de constater que les petits sont curieux, les grands le sont moins ... Selon vous, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Cette perte de curiosité n'est-elle pas aussi liée à leur développement ?

Comme toujours, j'aime bien commencer par préciser le sens de ce dont on parle.

Le mot « curiosité » vient du latin « curiosus » : soif.

Est curieux, celui qui s'intéresse à... et se soucie de...

C'est-à-dire, qui est ouvert à autre chose que lui-même.

En ce sens, il me paraît faux de dire que les enfants seraient naturellement curieux. Je crois qu'on commet ici une confusion : l'habitude des petits d'explorer en tous sens ce qui les entoure, n'a rien à voir avec la curiosité : psychologiquement, ce serait plutôt comme un besoin de marquer son territoire, d'explorer pour se sentir chez soi. En fait ce serait exactement le contraire de la curiosité !

Etre curieux, c'est s'occuper de ce qui ne vous concerne pas : c'est d'ailleurs pour cela que c'est volontiers considéré comme un défaut, s'opposant à la fameuse « discrétion », dont, personnellement, je pense qu'elle n'est peut-être pas une si grande qualité qu'on le fait croire : elle flatte tellement l'égoïsme de chacun qu'on a le droit de douter...

En réalité, les petits, comme les plus grands, sont d'abord sensibles à ce que Paul Valéry nommait : « Cette inimitable saveur que tu ne trouves qu'à toi-même ».

Rien ne nous intéresse plus que nous-mêmes, et chacun de nous se passe très bien de ce qu'il ne connaît pas de ce qui se passe dehors !

Si l'on creuse un peu cette remarque, on découvre que c'est plutôt sur ce qu'on connaît déjà, que la curiosité apparaît : il faut savoir, pour avoir envie d'en savoir davantage, et l'on peut dire que, comme l'argent appelle l'argent, le savoir appelle le savoir.

Il faut donc créer des savoirs, pour créer la curiosité. C'est là, la véritable tâche de l'école. Malheureusement, les pratiques scolaires habituelles vont à l'opposé : en fournissant des savoirs tout faits, extérieurs aux enfants, sans prendre en compte ce qu'ils savent, et en les faisant travailler de manière individuelle, elles les laissent « mariner dans leur jus personnel », coupés les uns des autres, et ne font pas grand-chose pour les en sortir.

2. Si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, sans doute peut-elle aussi la réveiller, voire simplement l'éveiller. Quels sont les dispositifs déclencheurs de curiosité qu'un enseignant peut mettre en œuvre pour tenter d'y parvenir ?

D'abord, l'école n'éteint pas la curiosité : elle l'empêche d'apparaître !

Puisqu'il faut connaître un peu, pour devenir curieux, c'est évidemment d'abord en faisant connaître un maximum de choses, de lieux, de rencontres, d'activités, qu'on peut arriver à déclencher des désirs de recherches, des besoins d'aller plus loin...

Toutefois ceci n'est possible que si les enfants trouvent, dans ces rencontres, quelque chose qui renvoie à leurs propres savoirs : on ne se sépare jamais totalement de soi-même, et, pour la curiosité aussi, c'est par la ZPD de Vygotski (zone proximale de développement), qu'il faut passer. Il est nécessaire que les enfants se sentent reconnus dans ce qui est eux, et qu'ils retrouvent dans le travail scolaire ce qu'ils connaissent déjà pour découvrir qu'il est possible de l'enrichir, de le transformer et de s'aventurer dans ce qu'ils ne connaissent pas du tout.

C'est en faisant de l'école un lieu, non pas uniquement d'apprentissage, mais d'abord, un lieu de richesses culturelles, suffisamment diversifiées et riches, pour que les enfants y retrouvent, chacun, des échos de ce qu'ils connaissent, qu'on va pouvoir leur permettre, en y retrouvant leurs propres savoirs, de les accrocher à d'autres qui leur ressemblent, et d'aller plus loin dans leurs propres connaissances.

C'est ainsi qu'ils peuvent devenir capables d'entrer dans ce qui est effectivement AUTRE. Mais, si on leur impose, comme on le fait régulièrement, des savoirs étrangers à eux, ils ne peuvent pas y entrer.

On pense que c'est la curiosité qui permet de créer la culture. Je pense profondément que c'est l'inverse : c'est la culture qui crée la curiosité ; plus ce qu'on sait s'élargit, plus on a envie d'en savoir davantage.

3. Faut-il attendre de savoir lire pour mener une recherche documentaire ? En d'autres mots, est-ce réalisable dès l'école maternelle ?

Oui et non.

Savoir mener une recherche documentaire est un des plus importants domaines du savoir lire, surtout de nos jours où l'essentiel est moins d'avoir des savoirs, que de savoir chercher où trouver rapidement ceux dont on a besoin. Et c'est celui que l'on travaille le moins.

Il est donc évidemment exclu que les enfants puissent faire des recherches documentaires tant qu'ils n'ont pas accès à l'autonomie de lecture... notamment à l'école maternelle. Quant à simplifier, donc fausser, cette activité, pour la rendre accessible à des petits qui ne savent pas lire, ce serait chose ridicule et contreproductive.

En revanche, il est très important que les enfants de cet âge, voient les adultes qui les entourent, en faire.

C'est par l'exemple que la motivation s'installe.

Aussi, ai-je toujours vivement conseillé à mes collègues et futurs collègues, de prendre l'habitude, même à l'école maternelle, de consulter de la documentation en classe à toute occasion, et même en créant les occasions :

- Par exemple, il est souhaitable que, devant les enfants, l'enseignant cherche dans

le dictionnaire, en expliquant qu'il a oublié l'orthographe de tel mot, et que, pour ne pas l'écrire avec une erreur, il vérifie dans ce livre, appelé «dictionnaire » comment ça s'écrit.

- Ou encore, quand on décide de faire un gâteau ou des crêpes, même si l'enseignant en connaît par cœur la recette, qu'il le fasse en consultant le livre de recettes, en lisant celle-ci à haute voix, pour que les petits entendent les manières de parler de ce type de messages.
- Ou encore, si l'on parle d'un événement qui a frappé les petits, qu'il aille chercher le journal devant eux pour vérifier et savoir exactement ce qui s'est passé...

Et, bien sûr de continuer dans les classes suivantes, y compris au collège. Ce qui implique que la recherche de documentation (y compris orthographique) puisse accompagner TOUJOURS, tous les travaux en classe, de quelque discipline que ce soit. La mémoire se nourrit de lectures : c'est en ouvrant constamment le dictionnaire qu'ils retiendront l'orthographe des mots, pas en essayant d'apprendre par cœur, de prétendues règles qui n'en ont jamais été !

4. Par ailleurs, comment faire pour que la lecture - ou le langage, de manière plus large- ne soit pas un obstacle pour les enfants dont c'est la principale difficulté ?

En multipliant les situations de travail de groupe et de partage. C'est entre eux que les enfants apprennent le plus : ils ont en commun, à la fois le langage, qu'ils comprennent, même si ce n'est pas tout à fait le leur, et les évidences, alors qu'ils n'ont pas grand-chose de commun avec les adultes qui s'occupent d'eux.

C'est pourquoi, la tâche première d'un enseignant, c'est de favoriser les échanges entre enfants, infiniment plus efficaces, que ceux qui l'unissent à ses élèves.

5. Les enfants ne sont pas tous curieux ; et s'ils le sont, ils ne le sont pas vis-à-vis des mêmes choses ... Comment gérer cela dans une classe de 20 élèves ?

C'est très facile : il suffit de cesser de les faire travailler individuellement et de faire disparaître l'ambiance de compétition habituelle, pour installer un groupe-classe solidaire, où chaque élève est responsable, avec l'enseignant, de la réussite de tous. L'enseignant en devient donc CO-RESPONSABLE, mais n'en est jamais le PATRON. Il est celui qui organise, avec le groupe, la vie scolaire de celui-ci, et réunit les conditions pour que les enfants apprennent, ce qu'ils ont à apprendre.

Devant une diversité qui semble compliquer la tâche, la seule solution est d'en faire un atout : il suffit de mélanger et de partager ce qui diffère, pour que les enfants enrichissent leurs savoirs, et s'ouvrent aux autres, en bâtissant leur culture propre. Car c'est avec les autres qu'on construit sa différence, et sa personnalité. Ce n'est jamais tout seul.

Tout seul, on ne construit que son Égo et son égoïsme.

6. Les enfants en difficulté à l'école sont aussi souvent peu curieux et sont résistants à l'idée de se mettre en recherche ... comment les motiver ?

Il ne s'agit pas de « les motiver » : la motivation ne peut pas être “donnée” : elle ne peut venir que de l'intérieur !

S'ils sont résistants à l'idée de se mettre en recherche, c'est parce que celle-ci est artificielle, sortie de nulle part, ou plutôt seulement de l'emploi du temps, qui a décidé que c'était le moment de faire des recherches !

Comment voulez-vous qu'ils aient envie de le faire ? On ne fait de recherches que si l'on en a besoin !!

En réalité, il faut que deux conditions soient remplies :

1. que la recherche documentaire appartienne à la vie quotidienne, depuis l'école maternelle, en situation de besoin, pour résoudre des problèmes, rencontrés dans les situations fonctionnelles et les projets sociaux...
2. que, parallèlement, — et parce qu'ils en ont découvert les difficultés, en le faisant quand ils en avaient besoin — on mette en place depuis la seconde année primaire, et surtout la troisième, un apprentissage systématique des stratégies qui permettent de le faire vite et bien.

Le problème de la recherche documentaire est en effet qu'elle doit se faire très vite, car on a généralement peu de temps pour cela : voir à ce sujet mon ouvrage « *lire, c'est comprendre, donc apprendre à lire, c'est apprendre à comprendre* », pages 162 à 172, qui détaille ce point.

7. Tous les enfants ne bénéficient pas des mêmes ressources culturelles dans leur environnement familial. Inviter les élèves à rechercher des réponses à leurs questions puis à présenter le fruit de leurs recherches en classe (sous la forme d'exposés, de conférences d'élèves ...), cela ne renforce-t-il pas les inégalités sociales ?

Evidemment non. On retrouve la question de la diversité — ici sociale — qui fait toujours peur aux collègues et futurs collègues, ce qui prouve qu'ils en sont encore à se prendre pour des précepteurs qui n'auraient qu'un seul élève !

Et la réponse est toujours la même : il faut que toutes ces différences soient joyeusement mélangées et partagées.

D'abord, à l'école primaire, mais, à mon avis encore au collège, il est nécessaire que ces exposés ne soient jamais réalisés seuls, mais assurés toujours en équipe de trois, ce qui est un bon nombre pour une production à la fois élaborée et parlée. Ensuite, je suis persuadée que les différences sociales des familles doivent entrer dans le « pot commun » de la classe : tous les parents ont des richesses à apporter au groupe-classe, et pas seulement ceux qui sont « culturellement favorisés ».

En prenant l'habitude de remplacer les devoirs à la maison par des petites enquêtes auprès des familles, menées par les enfants auprès de leurs parents sur leur métier, les problèmes qu'ils ont à résoudre, ce qu'ils savent faire, les œuvres qu'ils aiment, ce qu'ils faisaient étant enfants, etc., on permet à tous les enfants de la classe, d'être fiers chacun de sa famille en voyant qu'elle peut enrichir la classe de ses propres ressources, quelles qu'elles soient.

Et, contrairement à ce que prétendent des esprits chagrins, non seulement, ça n'aplatit

pas les différences, mais ça les consolide. Travailler ensemble fait disparaître leurs «oppositions», et les jugements (toujours imbéciles) que celles-ci entraînent : au lieu d'être placées sur une échelle de « qualité », elles deviennent de vraies différences, égales en valeur, compatibles, et mutuellement enrichissantes.

8. Etre curieux, c'est oser s'aventurer sur les chemins de l'inattendu ... n'est-ce pas contradictoire avec l'existence d'un programme préétabli de connaissances à acquérir ?

Personnellement, je ne vois pas où serait la contradiction : « s'aventurer sur les chemins de l'inattendu » (très jolie formule !), c'est exactement la définition d' « apprendre » ce que l'on ne sait pas. C'est ce que l'école a à faire faire aux élèves. Cela passe par trois obligations, pour l'enseignant :

- 1- S'appuyer sur les savoirs personnels des élèves, (leurs savoirs de vie et pas seulement leurs savoirs scolaires), pour accéder aux savoirs institutionnels demandés légitimement par le pouvoir, car ceux-ci correspondent (en principe) à la philosophie du pays et à ses valeurs morales et civiques.
- 2- Ouvrir le champ de ces savoirs personnels vers une compréhension à la fois plus large et plus fine de ce qu'ils sont, par des rapprochements et des comparaisons qui ouvrent des portes et font découvrir des liens.
- 3- Entrer dans des nouveaux domaines proches des liens observés et rendre possible l'entrée des savoirs nouveaux dans les savoirs-déjà-là des enfants.

9. Selon vous, quelles priorités l'école devrait-elle se donner pour outiller les enfants dans leurs recherches ? Quelles compétences développer chez eux ? Et à quel âge ?

Je viens de répondre à cette question. Je reformulerais simplement cette réponse en rappelant les deux conditions évoquées :

- Les impliquer dans de vrais projets sociaux, nécessitant des recherches, de l'intérieur, et non pour faire un « exercice », artificiel et qui ne sert à rien ni à personne.
- Et installer un vrai travail d'apprentissage des stratégies de recherche.

Ce travail fait partie de ce qu'on peut appeler « : « la lecture d'étude », à peu près totalement absente du travail de lecture après les apprentissages premiers. Ce travail commence au CE2 (3ème année primaire) : j'en rappelle les grands titres :

- 1- Apprendre à se débarrasser des mauvaises habitudes de lecture, acquises au CP, avec les méthodes et manuels de lecture : lecture linéaire immédiate, subvocalisation et soumission au « mécanisme de lecture » mis en place. Donc, toujours explorer préalablement l'écrit à lire, en formulant des hypothèses à vérifier ensuite : c'est une conduite de lecture qu'il faut imposer (gentiment, mais fermement) dès le premier jour de l'année. Ensuite, ce « nettoyage » de l'approche d'un écrit à lire, passe par deux activités essentielles : s'entraîner à lire rapidement, et se débarrasser du mécanisme, par un entraînement au raisonnement durant la lecture.
- 2- Apprendre à mener une recherche documentaire, dans les deux directions de travail nécessaires :
 - apprendre à connaître les outils documentaires, et à y trouver rapidement ce qu'on cherche, y compris quand la documentation est copieuse (plusieurs volumes). Pour cela, commencer par les manuels des disciplines diverses des élèves et les étudier pour comprendre comment ils sont faits et comment on

s'en sert pour y trouver des informations, sans oublier les dictionnaires, celui d'orthographe et le dictionnaire des verbes, ainsi que toutes les autres sources de documentation, y compris numériques, évidemment.

- apprendre à utiliser et retenir ce qu'on a trouvé.

Si l'on veut énumérer, les compétences à acquérir, on peut dire qu'il faut travailler, entre la 3^{ème} et la 6^{ème} année primaire, à :

- 1- apprendre à formuler de façon précise ce qu'on cherche, pour l'avoir clairement en tête ;
- 2- apprendre à « programmer » et orienter la direction de lecture du document, sur ces contenus cherchés ;
- 3- apprendre à ne pas TOUT LIRE de la documentation trouvée : il faut savoir EXPLORER celle-ci, sans vraiment la lire à la recherche d'indices — ce sont souvent des mots — laissant penser qu'il s'agit d'un passage susceptible de fournir une réponse à la question que l'on se pose¹ ;
- 4- apprendre à mettre en relation cette hypothèse avec la question posée à la recherche ;
- 5- apprendre à garder présentes à l'esprit question et hypothèses de réponse pour pouvoir pointer ce qui, dans ce qu'on a lu, répond effectivement à la question;
- 6- apprendre enfin à reformuler, en terme de réponse à cette question, ce qu'on vient de trouver dans la documentation, et qui, évidemment, n'est pas formulé de cette manière.

Il reste, alors, à conserver ces informations, par un archivage dans les dossiers correspondant au thème de la recherche. Archiver, cela veut dire y noter l'information trouvée, pour la retrouver aisément, en n'oubliant pas d'en préciser la source (site ou document papier, auteur s'il y a lieu, année de publication) : les enfants doivent apprendre qu'une information dont on ne connaît pas la source n'est pas une information.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant soucieux d'allumer la flamme de la curiosité et d'outiller ses élèves dans leurs recherches ?

Ceux que je donne depuis le début de ce questionnaire.

11. Est-ce l'école qui vous a rendu curieuse et vous a donné l'envie de chercher des réponses à vos questions ? Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?

Plus que l'école, ce sont mes parents, instituteurs, dont la culture m'a ouvert l'esprit et m'a donné envie d'aller plus loin par des lectures et des recherches.

¹ On mesure combien un apprentissage linéaire, qui doit comprendre immédiatement au fil de la linéarité du texte, et sans le moindre doute, a pu créer des habitudes lectrices loin de cette nécessité, et comme il est important d'en débarrasser les enfants dès que possible ...

I I. Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ?

Ils sont nombreux et je les raconte dans le livre des souvenirs de ma vie : « *Une vie d'école* », publié aux éditions « Az 'Art Atelier » à Toulouse en 2015.

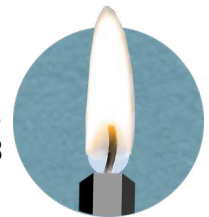
I I. Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?

Même s'ils ne sont pas les seuls, je leur dois beaucoup de ma volonté de faire changer les choses à l'école. Mais je dois beaucoup aussi à des rencontres importantes, comme celle de ma directrice d'Ecole Normale à Amiens, Georgette Manesse, qui m'a convaincue de faire de la Recherche en pédagogie, et donc celle aussi de cette recherche à l'INRP, avec la découverte des grands pédagogues, comme Philippe Meireu, Michel Develay, et beaucoup d'autres, sans oublier ceux du passé comme Paulo Freire (celui dont le nouveau dictateur Brésilien, Jair Bolsolaro, veut faire disparaître le souvenir au lance flamme – ce sont ses paroles !)².

Sur ce point, je vous invite entre autres à visiter l'admirable site Internet de Philippe Meirieu : <http://www.meirieu.com/>

Notamment « le petit dictionnaire de pédagogie » et les « cours de pédagogie »

Eveline Charmeux,
novembre 2018



² Preuve que la pédagogie, et même simplement « faire la classe », est bien un acte politique ! Il faut cesser d'être hypocrite sur ce sujet !!



Je cherche, donc j'apprends :

Pierre Cieutat répond à nos questions



Pierre Cieutat est professeur des écoles, formateur et chercheur en Sciences de l'Education ... trois facettes qu'il développe sur son site < <http://pierre.cieutat.fr/index.php> >

1. Selon le philosophe Matthew Lipman, les enfants perdent leur curiosité spontanée lorsqu'ils entrent à l'école primaire. Force est de constater que les petits sont curieux, les grands le sont moins ... Selon vous, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Cette perte de curiosité n'est-elle pas aussi liée à leur développement ?

Non l'école n'en est pas responsable. L'école peut-être un lieu formidable de curiosité et d'émancipation. Force est de constater que souvent ce n'est pas le cas.

Mon hypothèse est que l'on pense la socialisation comme une limitation des désirs individuels. Freinet affirmait que les enfants sont naturellement curieux. Cet élan vital individuel a sa place à l'école même si il nécessite une organisation collective (Invariant n°22) mais l'enseignant sera attentif, par sa pédagogie, à ne pas tarir cet élan et même à s'appuyer dessus. Mon expérience et mes croyances me font dire que cette curiosité grandit avec l'enfant même si les objets de cette curiosité et la manière de la satisfaire peuvent s'éloigner de ce que propose l'école.

2. Si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, sans doute peut-elle aussi la réveiller, voire simplement l'éveiller. Quels sont les dispositifs déclencheurs de curiosité qu'un enseignant peut mettre en œuvre pour tenter d'y parvenir ?

Pour se faire, deux axes :

- Enrichir la complexité du milieu classe.
L'enseignant ne peut être la seule source d'enrichissement de ce qui se passe en classe. Les élèves, les parents, l'actualité, le quartier ... représentent des ressources illimitées.
- Accueillir l'imprévu.
A force de tout préparer et anticiper, le spontané est devenu persona non grata dans nos classes. Cette capacité à accueillir l'imprévu est un indicateur du dynamisme de beaucoup de systèmes vivants.

Organiser sa pédagogie de classe pour maintenir ces deux principes peut permettre à l'enseignant de rester très vivant, enthousiaste, autorisant ainsi les élèves à l'être.

**3. Faut-il attendre de savoir lire pour mener une recherche documentaire ?
En d'autres mots, est-ce réalisable dès l'école maternelle ?**

S'interroger et chercher des moyens de répondre à nos questions est inné. Rechercher des réponses dans des documents cela s'apprend, cela se montre. Rien ne l'interdit à priori même si on ne sait pas lire ; je suis surpris de voir des collégiens faire des recherches sur des sujets académiques sur Youtube par exemple ! Comment le faire ? Je n'ai jamais réfléchi à la question mais cela me semble possible et intéressant à tenter.

4. Par ailleurs, comment faire pour que la lecture - ou le langage, de manière plus large- ne soit pas un obstacle pour les enfants dont c'est la principale difficulté ?

C'est un obstacle ! Si je suis dans un environnement où tout le monde utilise WhatsApp pour communiquer, le fait de ne pas avoir de smartphone va m'isoler ! Quand un enfant est dans un environnement où tous les autres communiquent aisément à l'oral et l'écrit, il est de plus en plus isolé. Pour y remédier, cela va demander de l'adaptation de la part de tous.

Une solution, créer une atmosphère de classe bienveillante où l'aide, l'entraide et le tutorat sont des réalités vécues. Proposer des techniques, des dispositifs favorisant la coopération et la réciprocité comme les marchés de connaissances ou la formation au tutorat pour tous (quel que soit leur expertise). En combattant l'isolement, le sentiment d'être différent, l'élève reste au contact, communique et progresse.

5. Les enfants ne sont pas tous curieux ; et s'ils le sont, ils ne le sont pas vis-à-vis des mêmes choses ... Comment gérer cela dans une classe de 20 élèves ?

Par une différenciation de dispositif. La différenciation par adaptation est nécessaire mais elle connaît rapidement des limites pour l'enseignant (Cf CNESCO 2017 – la différenciation). La curiosité est en lien avec la personne (l'individu en relation avec l'autre), l'enseignant ne peut imaginer ce qui va stimuler la curiosité de tous ces élèves. Le pilotage de cette différenciation doit être progressivement transféré aux élèves¹.

L'enseignant organise la personnalisation des apprentissages (Connac, 2012) c'est-à-dire un équilibre entre des moments collectifs et des moments individuels où la coopération est organisée.

6. Les enfants en difficulté à l'école sont aussi souvent peu curieux et sont résistants à l'idée de se mettre en recherche ... comment les motiver ?

La réponse la plus évidente pour moi est de s'appuyer sur des moments de pédagogie de projets « véritables » (c'est-à-dire investis par les désirs des enfants). Ces projets doivent être de proximité, d'intimité presque. Cela commence par des tous petits projets². Choisir un travail, décider d'arrêter mais continuer si on le veut, recopier sa poésie dans la semaine ! L'enseignant et la classe accompagnent ces choix, les

¹ Pédagogie communs concepts clés Philippe Meirieu, ESF éditeur 2013. p.91

² Petits du point de vue de l'enseignant.

abandons, les difficultés, les demandes d'aides. Se mettre en recherche peut-être un projet ! La réussite de chacun des projets, petit à petit, nourrit une motivation intrinsèque et un sentiment de compétence qui permettent des projets plus grands.

7. Tous les enfants ne bénéficient pas des mêmes ressources culturelles dans leur environnement familial. Inviter les élèves à rechercher des réponses à leurs questions puis à présenter le fruit de leurs recherches en classe (sous la forme d'exposés, de conférences d'élèves ...), cela ne renforce-t-il pas les inégalités sociales ?

Demander de faire un exposé à la maison est donc une consigne qui favorise une école élitiste et reproductrice des inégalités sociales.

Lorsque la recherche et la mise en forme se passent en classe, qu'on donne du temps de classe aux élèves et que c'est accompagné régulièrement par l'enseignant (Comment ? cf. Q° 5 la personnalisation des apprentissages).

Comment ? :

L'aide et l'entraide, l'équipe, le groupe est un incitateur puissant de désir et de projets. Pour partager les procédures mentales nécessaires dans le collectif, nous organisons des DVDP³ mais aussi des corrections privilégiant l'expression de métalangages. Enfin, les étapes du projet sont partagés en collectif : la validation en conseils d'élèves, des RDV d'étapes en réunions, la restitution du projet en groupe classe. L'enseignant et la classe accompagnent ce projet.⁴

8. Être curieux, c'est oser s'aventurer sur les chemins de l'inattendu ... n'est-ce pas contradictoire avec l'existence d'un programme préétabli de connaissances à acquérir ?

Si !

Et ceci va au-delà des programmes. C'est la préparation trop poussée de la classe qui peut-être nuisible à la curiosité, à l'accueil de l'imprévu et du désir. C'est à l'enseignant de résister⁵ car ces pressions sont externes ET internes.

Il est faux de penser que les meilleurs enseignants sont ceux qui préparent le plus !

9. Selon vous, quelles priorités l'école devrait-elle se donner pour outiller les enfants dans leurs recherches ? Quelles compétences développer chez eux ? Et à quel âge ?

La question des outils est liée à l'âge. De mon point de vue, il n'y a pas d'âge pour chercher mais je n'ai pas assez d'expérience dans la maternelle pour en être certain.

3 points me semblent essentiels :

- La question de recherche renvoie à l'autorisation d'être auteur de son apprentissage. L'enseignant peut favoriser cette autorisation. (« Ce WE j'ai été à un mariage à Nice. » « Magnifique, tu voudrais nous présenter quelque chose sur cette ville ? ... Pas tout seul ? ... d'accord ! »)

³ Discussion Visée Démocratique et Philosophique (cf. Tozzi et la revue en ligne Diotime par exemple)

⁴ ON pourra lire à ce sujet un article exposant comment. [Clic](#)

⁵ Doucement, de façon douce ! On n'y résiste pas de la même façon en début qu'en milieu de carrière, ou lorsque l'on débute dans une nouvelle école ou à un nouveau niveau de classe ou lorsque c'est l'année d'inspection !

- Quand un élève a une idée, il est intéressant d'en informer la classe (réunion, conseil, regroupement) et de demander aux autres élèves s'ils ont des questions sur cette idée, sur ce sujet. Petit à petit les élèves s'entraînent à poser des questions sur des sujets ce qui est la base de la recherche.
- L'accompagnement de l'enseignant et des camarades pour ajuster la recherche au fur et à mesure. Un des objectifs est d'éviter l'abandon quitte, à un moment, à présenter la recherche là où elle en est. On n'arrive pas toujours où on pensait.

La compétence principale que je mettrais en avant est la confiance dans le fait qu'ils arriveront quelque part et que ce qui aura été fait est valable quoi qu'il arrive.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant soucieux d'allumer la flamme de la curiosité et d'outiller ses élèves dans leurs recherches ?

De chercher lui-même avec les élèves en classe (recherches mathématiques, créations, musique, improvisation théâtrale... selon ce qu'il est). Par exemple, de s'autoriser à rebondir sur un *quoi de neuf* d'élève et de réorganiser une partie de sa matinée autour de cela. D'organiser des temps personnalisés où il n'est pas en collectif pour lui permettre d'accompagner des élèves, de les observer travailler et chercher.

De sortir avec les élèves (à la journée ou en « classe verte ») car, dans ces moments-là, on ne peut tout prévoir !!!

Pour l'outillage, je conseillerai de rencontrer d'autres profs qui cherchent.

11. Est-ce l'école qui vous a rendu curieux et vous a donné l'envie de chercher des réponses à vos questions ? Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?

Je n'ai pas de souvenir en ce domaine.

Bibliographie

Connac, S. (2012). La personnalisation des apprentissages: agir face à l'hétérogénéité, à l'école et au collège. Issy-les-Moulineaux, France: ESF éditeur, impr. 2012.

Pierre Cieutat,
novembre 2018





Je cherche, donc j'apprends :

Daniel Favre répond à nos questions



Daniel Favre est professeur de sciences de l'éducation et de neuro-physiologie à l'université de Montpellier. Formateur d'enseignants depuis 1983, il est l'auteur des ouvrages "*Cessons de démotiver les élèves - 19 clés pour favoriser l'apprentissage.*" et "*Eduquer à l'incertitude.*" (éditions Dunod)

1. Selon le philosophe Matthew Lipman, les enfants perdent leur curiosité spontanée lorsqu'ils entrent à l'école primaire. Force est de constater que les petits sont curieux, les grands le sont moins ... Selon vous, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Cette perte de curiosité n'est-elle pas aussi liée à leur développement ?

L'école existe dans un contexte social où la curiosité naturelle de l'enfant, sa pulsion d'exploration que partagent d'ailleurs d'autres mammifères, n'est pas forcément bien accueillie. L'envie très vive de comprendre et d'expérimenter du jeune enfant peut irriter ou faire peur aux adultes de son entourage. Dans ce contexte l'École met davantage l'accent sur la vérification de l'acquisition de ce qui est transmis que sur le renforcement de l'exploration. Une façon de décourager l'exploration c'est d'attribuer à l'erreur un statut de faute. J'ai ainsi pu observer, il y a une dizaine d'années en début de classe de CP des élèves qui disaient, en référence interne et avec le sourire, quand ils réalisaient qu'ils avaient fait une erreur : « *je me suis trompé, je vais recommencer ...* » mais à la fin de l'année ou en début de CE1 dans les mêmes circonstances d'interview, ils disaient sans sourire : « *c'est la maitresses qui va trop vite, l'exercice qui est trop dur, l'autre qui m'a fait rigoler... c'est pas ma faute !* ». Si faire des erreurs c'est faire quelque chose de mal alors rapidement le jeune va, pour se conformer à cette culture, externaliser la cause de l'erreur et éviter les sources d'erreur possibles en réduisant son exploration du monde et, du même coup les apprentissages.

Nous avons pu également vérifier chez les adolescents que cette « motivation d'innovation » comme nous l'avons appelée, peut être réactivée en permettant aux élèves de « décontaminer l'erreur de la faute » (Favre, 20013 a, 2015).

2. Si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, sans doute peut-elle aussi la réveiller, voire simplement l'éveiller. Quels sont les dispositifs déclencheurs de curiosité qu'un enseignant peut mettre en œuvre pour tenter d'y parvenir ?

Bien sûr, la proposition de décontamination de l'erreur de la faute en fait partie, des élèves qui auront moins peur de se tromper auront moins peur d'apprendre et auront plus de plaisir à explorer et se questionner. Mais pour aller plus loin, il faut pouvoir abandonner le modèle implicite des motivations humaines partagé par la majorité des enseignants. Ce modèle issu de la psychologie comportementaliste a substitué à la

question importante : *comment un sujet humain peut se motiver ?* la question suivante : *qu'est qu'il faut faire à un individu animal ou humain pour obtenir de lui les comportements attendus ?* Largement utilisé en publicité ou en politique, ce modèle s'essouffle dans le système éducatif car il repose sur le système récompense /punition qui a comme inconvénient de court-circuiter le sujet en le plaçant de manière prédominante en « référence externe ». Les notes hautes ou basses dans la réalité sont ainsi devenues des carottes et des bâtons puisqu'on les appelle bonnes ou mauvaises dans beaucoup de pays. La motivation intrinsèque ou endogène naturelle de l'apprentissage est ainsi mise de côté et peu à peu oubliée par le sujet lui-même. Pour répondre à la question, il s'agit donc de réactiver la « motivation d'innovation », privilégier les questions, les énigmes, le suspense, les situations de défis, de problèmes à résoudre, d'épreuves, d'expérimentations, de rencontres avec la nouveauté, avec la différence, avec des personnes et des systèmes de pensée différents. Le modèle comportementaliste s'essouffle dans un pays comme la France parce qu'en matière de carottes l'Ecole n'a pas grand chose à proposer et idem pour les punitions, ce qui n'était pas la cas avant. Nous proposons donc pour remplacer ce modèle obsolète, de se représenter l'être humain de manière plus complexe avec trois systèmes de motivation et non un seul. La motivation d'innovation sera ainsi en équilibre dynamique avec la motivation de sécurisation : c'est lorsque l'on se sent accepté et reconnu sans condition en sécurité affective que l'on peut prendre le risque du déséquilibre et de l'apprentissage. Mais si le plaisir en motivation de sécurisation et en motivation d'innovation n'est pas possible alors il reste une troisième possibilité : avoir du plaisir en motivation d'addiction, que l'addiction soit à un produit, un comportement comme l'ingestion d'aliments, les jeux, le travail, le sexe ou la violence, une autre personne ou même une idée érigée en certitude (Favre, 2013 b).

3. Faut-il attendre de savoir lire pour mener une recherche documentaire ? En d'autres mots, est-ce réalisable dès l'école maternelle ?

Savoir lire me paraît nécessaire pour mener une recherche documentaire mais il me paraît indispensable aussi que cette tâche soit présentée comme une résolution de problèmes, dont le document recherché serait la réponse à une question que se pose l'enfant. C'est ainsi que la motivation d'innovation du jeune peut être activée, cela demande aussi un temps de dévolution, le temps pour que la question posée par l'enseignant devienne une question que l'élève se pose réellement. Un temps sur lequel l'éducateur n'a pas de prise : « on ne tire pas sur une laitue pour la faire pousser ! ».

4. Par ailleurs, comment faire pour que la lecture - ou le langage, de manière plus large- ne soit pas un obstacle pour les enfants dont c'est la principale difficulté ?

Il ne faut pas que l'apprentissage de la lecture ou du langage soit perçu comme une obligation, un pensum voire une persécution de la part du monde des adultes. Il s'agit avant tout d'activer la motivation d'innovation. Donc la lecture, les mots doivent être présentés comme des « trésors » des « super applis » pour notre cerveau, ce qu'ils sont en réalité pour nos neurones. Ces supers applis vont nous donner des pouvoirs à découvrir, à expérimenter... sinon, on ne sait même pas qu'on les a !

La lecture doit devenir la réponse à un problème que les enfants auront envie de résoudre après sa dévolution. Exemple un jeu d'équipe qui pour gagner nécessite l'usage d'un dictionnaire.

5. Les enfants ne sont pas tous curieux ; et s'ils le sont, ils ne le sont pas vis-à-vis des mêmes choses ... Comment gérer cela dans une classe de 20 élèves ?

Tous les humains aiment les énigmes, c'est juste une question de temps... de dévolution. Exemple : un professeur de français avec une classe d'élèves peu attirés par la lecture ou l'acquisition de mots nouveaux va un jour lire à haute voix en classe un polar bien écrit question syntaxe et vocabulaire. Puis quand le suspense commence à monter, il pose le livre, le referme et recommence avec un autre. Il fait cela avec confiance jusqu'à ce que l'élève le plus activé en motivation d'innovation lui demande la suite de l'histoire, ce à quoi l'enseignant répond en lui tendant le livre concerné : la voici, nous nous sommes arrêté à la page 33.

6. Les enfants en difficulté à l'école sont aussi souvent peu curieux et sont résistants à l'idée de se mettre en recherche ... comment les motiver ?

S'ils résistent ainsi, c'est qu'ils doivent avoir une bonne raison d'où l'importance pour les enseignants d'avoir une carte moins obsolète des motivations humaines afin de se sortir de cette impasse : comment motiver les élèves. La publicité dépense 500 milliards de dollars par an en Europe et en Amérique pour motiver les consommateurs pour des résultats en baisse. L'École n'ayant pas ces moyens ni la visée de former des consommateurs compulsifs mais des futurs citoyens libres et responsables, transformons la question avec la visée de l'éducation : « *comment permettre aux élèves de SE remotiver pour les apprentissages et l'exploration ?* ».

Réponse : s'ils ne sont pas en motivation d'innovation c'est dans doute parce que la motivation de sécurisation parasitée ou d'addiction prend trop de place dans leur vie. Celle-ci se reconnaît dans l'attrait qu'exercent des objets ou des comportements qui procurent une satisfaction immédiate, facilement avec la perspective de toujours plus de la même chose associée à un sentiment illusoire de toute puissance. Par exemple : les écrans avec une vidéo par rapport à la lecture. Dans ce cas les lobes frontaux, dont une des capacités est justement l'évocation et la simulation, ne sont pas utilisés puisque l'écran externe fournit facilement ce qui demanderait un effort... au début en tout cas. La compréhension du fonctionnement des lobes frontaux dans la lecture conduira dans certains cas à réduire l'accès à tous les écrans externes, avec le concours des parents pour que ce soit plus efficace, et d'installer la lecture à haute voix par l'enseignant pour activer la motivation d'innovation comme le faisait cet enseignant de français précédemment. D'une manière générale et en réponse à la question transformée, la restauration de la curiosité peut demander de contrer ou de limiter la motivation d'addiction et de l'échanger non pas contre rien ce qui serait un sevrage pur et simple mais de la remplacer par le plaisir de la motivation d'innovation qui ainsi pourra prendre le relais.

7. Tous les enfants ne bénéficient pas des mêmes ressources culturelles dans leur environnement familial. Inviter les élèves à rechercher des réponses à leurs questions puis à présenter le fruit de leurs recherches en classe (sous la forme d'exposés, de conférences d'élèves ...), cela ne renforce-t-il pas les inégalités sociales ?

Le travail à faire à la maison quand il comporte de l'apprentissage et de l'exploration devrait être évité pour cette raison. Ce qui signifie qu'il faut laisser plus de place et de temps aux apprentissages et aux explorations individuels ou collectifs en classe. À la maison, l'élève ne devrait faire que du travail de mémorisation et non de compréhension. C'est la responsabilité de l'élève de se construire des stratégies de remémoration à long terme pour se rappeler des définitions, des règles, des théorèmes, des consignes etc. mais c'est à l'enseignant d'élaborer des dispositifs d'apprentissage des concepts. Déléguer à l'environnement parental ce soin revient à fabriquer de l'inégalité sociale.

8. Etre curieux, c'est oser s'aventurer sur les chemins de l'inattendu ... n'est-ce pas contradictoire avec l'existence d'un programme préétabli de connaissances à acquérir ?

Notre société et son école vivent un changement de paradigme éducatif. Actuellement la finalité de l'École c'est la formation de la personne (domaine n°3 de la circulaire de mars 2015)¹, et les autres apprentissages : le français, les langues, les mathématiques, les sciences, sont au service de cette visée. L'ancien paradigme éducatif se donnait comme objectif un programme à transmettre dont il fallait contrôler très souvent auprès des élèves l'acquisition. Actuellement on peut observer deux approches : la nouvelle approche curriculaire centrée sur les apprentissages de l'élève se substitue de manière chaotique à l'ancienne approche programmatique. Cela frôle parfois l'injonction paradoxale car ces approches sont contradictoires par exemple : ne laisser personne au bord du chemin mais ne pas être en retard sur le programme. Il faudrait que nos ministres en charge de l'éducation rappellent davantage les finalités de l'École d'aujourd'hui et ses valeurs que ce qu'ils ne font actuellement, cela permettrait d'accompagner et d'explicitier cette dynamique de changement de paradigme.

9. Selon vous, quelles priorités l'école devrait-elle se donner pour outiller les enfants dans leurs recherches ? Quelles compétences développer chez eux ? Et à quel âge ?

Je pense qu'en amont de ces questions, il faudrait que la communauté éducative se mette d'accord sur pour quels types d'humains elle souhaite que porte sa formation. Une fois ces finalités et ses valeurs précisées, la cacophonie pédagogique actuelle pourra céder la place, à la volonté éventuelle partagée par le plus grand nombre de former de futurs hommes libres, aptes à s'autoréguler, à penser ce qu'ils ressentent, à sentir ce qu'ils pensent, aptes à vivre ensemble en sachant réguler les conflits pour que ceux-ci ne dégénèrent pas en violence. Si c'est cette visée qui l'emporte alors... il

¹ Circulaire n° 97-123 de mai 1997, le domaine n°3 du « Socle commun de connaissances, de compétences et de culture » du 31 mars 2015 : « la formation de la personne et du citoyen » ...

faudra renoncer collectivement à vouloir adapter les jeunes à la société actuelle. La société actuelle renforce beaucoup trop la motivation d'addiction et le besoin de certitudes. Et par là elle s'oppose à cette visée pour laquelle nous sommes biologiquement pré-équipés en tant que « sujet en devenir » d'apprentissage tout au long de la vie. Je propose donc pour que l'École devienne l'École de la liberté et non de l'enfermement dans le toujours plus de la même chose d'« éduquer les jeunes à l'incertitude » et cela dès le plus jeune âge (Favre, 2016). J'ai pu vérifier qu'à trois ans un enfant est tout à fait à l'aise avec le « peut-être » et que donner dès le plus jeune âge les moyens langagiers de penser le monde et de se sentir en sécurité dans le réel complexe, fluctuant, imprévisible c'est lui ouvrir les portes de la liberté. L'esprit critique qui en découle naturellement, non esclave de certitudes, permet ainsi de faire évoluer ses représentations tout au long de la vie et de devenir spontanément résistant aux emprises religieuses, idéologiques, politiques, consuméristes, complotistes...

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant soucieux d'allumer la flamme de la curiosité et d'outiller ses élèves dans leurs recherches ?

Aristophane auquel vous faites allusion disait déjà du temps de Socrate qu'« enseigner ce n'est pas remplir un vase mais allumer un feu » ou activer la motivation d'innovation comme je le dirai aujourd'hui. Dominique Ginet a bien expliqué que pour apprendre, il fallait pouvoir s'identifier à son enseignant et en particulier au rapport amoureux qu'il a avec l'objet de son enseignement. Le premier conseil que je donnerai donc à un enseignant pour susciter la curiosité c'est de cultiver ou de réveiller sa propre curiosité plutôt que de transmettre du savoir figé, et de reconstruire avec ses élèves tous différents du savoir vivant. Je me rappelle d'une enseignante de l'école primaire qui a eu une question venant des élèves : « *les nuages sont-ils secs ou mouillés ?* ». Par chance, elle n'avait pas la réponse ! ... mais curieuse, elle a demandé aux élèves : « *voulez vous qu'on aille demander aux chercheurs ce qu'ils en pensent ?* ». Suite à l'accord des élèves et à des visites à la faculté des sciences, cette enseignante et ses élèves ont fait durant toute l'année scolaire de la physique, de la chimie, des mathématiques de la géographie, un peu d'anglais et ont mémorisé sans s'en rendre compte et avec un grand intérêt des concepts qui n'étaient pas tous au programme de cette année là, programme largement couvert d'ailleurs.

11. Est-ce l'école qui vous a rendu curieux et vous a donné l'envie de chercher des réponses à vos questions ? Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?

J'ai l'impression de m'être beaucoup ennuyé à l'école, surtout au lycée. Ça et là, à l'école primaire les leçons de choses puis plus tard la biologie vont me captiver mais il me faut attendre mes deux terminales philo après abandon de la filière scientifique pour commencer à me passionner dans ce cas pour la philosophie et pour me motiver ensuite pour retourner ensuite vers la biologie.

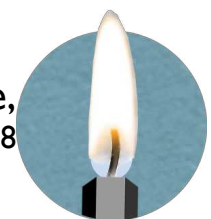
Aussi loin que je me rappelle, assez mal en motivation de sécurisation, j'ai investi la motivation d'innovation avec des questions dont je ne trouvais pas les réponses à

l'école, en particulier des questions touchant au sens de la vie. L'abonnement à « Tout l'univers », les lectures de Jules Verne et d'Henri Verne (Bob Morane avec la mise au point scientifique à la fin de chaque volume dans la collection Marabout Junior) ont contribué à cultiver le feu en motivation d'innovation et à aller chercher plus loin avec un abonnement à Sciences et Vie durant plusieurs années. C'est grâce à cette culture scientifique que j'ai pu retourner vers les sciences à l'université et me passionner en troisième année pour les neurosciences. J'ai aussi pu constater comment l'enseignement de la biologie devenait progressivement ennuyeux tant au lycée qu'à l'université. J'ai eu des étudiants à qui j'ai enseigné la biologie et les neurosciences et j'ai constaté qu'ils s'ennuyaient à mes cours pourtant soigneusement préparés. Ceux de psychologie, les plus audacieux, me demandaient : « *mais qu'est-ce qu'il nous manquerait Mr Favre si nous savions pas ce que vous nous enseignez sur le fonctionnement des neurones ?* ». Je me suis alors aperçu que ma méthode d'enseignement constituait une reproduction du modèle général d'enseignement que j'avais reçu de mes profs pendant 20 ans. Je me suis demandé ce qui m'avait intéressé personnellement et la réponse m'est venue : résoudre des problèmes (le carburant de la motivation d'innovation). Donc au lieu de faire mes cours selon le plan classique : 1/ anatomie ; 2 / fonctionnement ; 3/ pathologie, proposant ainsi des réponses à des absences de questions de la part des étudiants, j'ai transformé mes cours en problèmes à résoudre. Par exemple, quels sont les problèmes biologiques que les vertébrés ont dû résoudre pour sortir des eaux au Carbonifère il y a 350 millions d'années. Le passage des poissons aux amphibiens permet d'aborder une grande partie des fonctions biologiques mais en comprenant en quoi elles vont permettre aux poissons d'engendrer nos ancêtres les amphibiens. J'ai donc placé la pédagogie du PBL (Problem Based Learning) au centre de mon enseignement, ce qui a pu être inconfortable pour ceux qui réussissaient à la fac en apprenant par cœur les contenus du plan classique. J'étais à l'époque et sans le savoir dans le changement de paradigme éducatif...! Ce n'est que plus tard quand j'ai quitté les neurosciences pour me passionner pour les sciences de l'éducation que j'ai pu mettre des mots et identifier des concepts dans ce que j'avais fait intuitivement d'abord pour fuir l'ennui, le mien et celui que j'engendrerais chez mes étudiants.

Pour aller plus loin et mieux comprendre les thèmes abordés, j'invite à lire :

- FAVRE D. (2013) *L'addiction aux certitudes – Ce qu'elle nous coûte et comment en sortir*, Ed. Yves Michel, Gap, 05000
- FAVRE D., 2007, *Transformer la violence des élèves : cerveau, motivations et apprentissage*, Paris, Dunod, 2013a.
- FAVRE D. (2015) *Cessons de démotiver les élèves, 19 clés pour favoriser l'apprentissage*, Paris, Dunod,
- FAVRE D. (2016) *L'éducation à l'incertitude – Enseignants, élèves : comment sortir du piège du dogmatisme*, Ed. Dunod, Paris.

Daniel Favre,
décembre 2018





Je cherche, donc j'apprends :

Sylvain Grandserre
répond à nos questions



Sylvain Grandserre est professeur des écoles, "chroniqueur pédagogique" et auteur de plusieurs ouvrages sur l'école, dont "*Faire travailler les élèves à l'école : sept clés pour enseigner autrement*" (éditions ESF).

- I. Selon le philosophe Matthew Lipman, les enfants perdent leur curiosité spontanée lorsqu'ils entrent à l'école primaire. Force est de constater que les petits sont curieux, les grands le sont moins ... Selon vous, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Cette perte de curiosité n'est-elle pas aussi liée à leur développement ?

L'école porte ce paradoxe de pouvoir tuer l'envie d'apprendre en prétendant organiser l'apprentissage. Elle répond généralement à des questions que les élèves ne se posent pas. Elle fournit des réponses sans qu'on ait eu l'occasion de chercher, de s'interroger. Dès lors, il serait facile de lui attribuer la totale responsabilité de l'ennui constaté (71 % des collégiens d'après une étude de l'AFEV en 2010).

Pourtant, il est nécessaire de nuancer une vision si radicale et caricaturale :

- Que signifie « s'ennuyer » pour des collégiens ou des élèves d'aujourd'hui ? Ne pas faire ce que l'on veut ? Être coupé de ses réseaux sociaux ? Devoir supporter la frustration ? De supporter une contrainte dans un monde de pulsion et d'assouvissement des désirs ?
- L'ennui est-il forcément négatif ? On peut s'ennuyer même au milieu de « Carmen » ou « Du côté de chez Swann » et pourtant apprécier profondément ces œuvres.
- De l'ennui peut naître la rêverie, l'inventivité. Que sont nos vies surexcitées sans aucun ennui ? Que cache cette peur du silence, du vide ?
- L'école aurait-elle le monopole de l'ennui ? Comme si on ne s'ennuyait pas en famille, au travail, à la leçon de solfège, à l'entraînement, à l'auto-école, en visite guidée, entre copains... Il y a aussi des élèves qui ont hâte de reprendre les cours tant ils s'ennuient chez eux en vacances.
- Sans doute y a-t-il chez l'humain l'épuisement progressif de l'élan vital qui nous fait aller obstinément de l'avant. Il faut voir un petit de onze mois se relever des dizaines de fois jusqu'à parvenir à marcher, répéter vingt fois le même mot zozoté pour enfin se faire comprendre par ses parents. Mais même sans structures scolaires, sans doute les enfants perdraient-ils peu à peu de cette

incroyable passion pour les découvertes au fur et à mesure de leur acquisition. Logique puisqu'à la recherche succède la découverte et donc l'assouvissement.

- Enfin, il faudrait savoir de quelle école on parle quand on lui attribue la responsabilité de l'ennui. Celle du silence, de l'écoute passive, où sont attendues contention et restitution ? Ou une classe basée sur l'autonomie, la responsabilité, la découverte, l'expression, le tâtonnement expérimental ?

2. Si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, sans doute peut-elle aussi la réveiller, voire simplement l'éveiller. Quels sont les dispositifs déclencheurs de curiosité qu'un enseignant peut mettre en œuvre pour tenter d'y parvenir ?

Effectivement, il ne faut pas faire croire que toutes les approches pédagogiques se vaudraient pour répondre à cette question récurrente de l'ennui en classe. Tout est bon à prendre pour l'enseignant qui veut mobiliser ses élèves en leur accordant davantage de :

- responsabilités : « métiers », tutorat, circulation, aider les plus petits, etc.
- autonomie : se déplacer, utiliser le matériel, prendre des initiatives, proposer...
- expression : quoi de neuf, brevets, exposés, danse, chant, spectacle...
- valorisation : présentation de textes, de créations artistiques, performances sportives
- découvertes : sorties, rencontres, visites, invitations, enquêtes...

L'histoire de la pédagogie est riche de milliers d'expériences, de centaines d'outils, de dispositifs, d'organisations, qui permettent de faire autrement pour faire mieux.

3. Faut-il attendre de savoir lire pour mener une recherche documentaire ? En d'autres mots, est-ce réalisable dès l'école maternelle ?

A l'école élémentaire, la recherche documentaire est souvent associée aux exposés (quand il y en a). En histoire, sciences, géographie, on observe d'avantage de l'exploitation documentaire. Dès lors, adapter cette démarche aux maternelles renvoie aux deux questions : comment et pourquoi. Il existe désormais de superbes albums, de magnifiques imagiers, d'excellents livres documentaires particulièrement riches visuellement. L'offre numérique est considérable, inépuisable, notamment en exploitation d'images. Enfin, il doit y avoir moyen d'exploiter cette profusion de catalogues en tous genres qui nous inondent si souvent. Quel plaisir alors de chercher, feuilleter, découper, classer, coller, exposer, présenter !

Donc, a priori, la recherche documentaire avec les petits serait une expérience à mener, l'obstacle étant peut-être moins dans le matériel à fournir que dans l'accompagnement quasiment individuel de chaque jeune élève.

4. Par ailleurs, comment faire pour que la lecture - ou le langage, de manière plus large- ne soit pas un obstacle pour les enfants dont c'est la principale difficulté ?

On observe effectivement une très forte corrélation entre troubles du langage et difficultés scolaires. Maître d'école en CMI/CM2, la lecture des dossiers scolaires de mes élèves en grand échec fait apparaître presque systématiquement ce problème. Les retards de langage poursuivent longtemps ceux qui en souffrent au point d'entamer sérieusement leurs chances de réussite. L'entrée dans la lecture et l'écriture est fortement impactée malgré des efforts non négligeables des enseignant(e)s de maternelle.

La tentation observée pour y répondre, souvent d'ailleurs retenue dans les dispositifs ministériels, relève presque de l'acharnement. Comme s'il fallait s'obstiner sur le manque constaté pour espérer le combler. On comprend la logique. Mais on constate aussi peu d'effets autres que les blocages et... l'ennui. Il faut sans doute, au contraire, contourner, varier les approches, mobiliser différemment. La lecture peut soudain être appréciée quand elle permet d'apprendre son rôle pour la pièce de théâtre, de mémoriser les paroles des chansons du grand concert à venir. Pour l'oralisation, il en est de même en travaillant non seulement le langage, mais également la parole : son respect, l'écoute qu'on lui accorde, les occasions offertes pour développer le statut de chacun et lui accorder un peu de place.

Bref, l'école ne peut pas tout mais elle ne peut pas rien non plus. A condition de rester dans le postulat d'éducabilité de chacun, de travailler en partenariat et dans le juste équilibre avec les autres professionnels (ne pas tout externaliser !), le tout dans l'échange et avec la confiance des parents.

5. Les enfants ne sont pas tous curieux ; et s'ils le sont, ils ne le sont pas vis-à-vis des mêmes choses ... Comment gérer cela dans une classe de 20 élèves ?

Je corrigerai l'intitulé en disant que les enfants ne sont pas tous curieux... de ce qu'on leur propose ! Un enfant absolument curieux de rien devrait inquiéter bien au-delà des enseignants... Trop souvent, l'école prétend être exhaustive dans ce qu'elle enseigne. Or, des tas de domaines ne sont pas abordés qui peuvent pourtant fortement mobiliser des enfants : jardinage, électricité, cuisine, modélisme, vidéo, bande-dessinée, danse, dessin, sport, etc. .D'où l'idée de proposer des « brevets » qui permettent aux élèves de faire valider par la classe d'autres compétences que celles retenues officiellement.

Mais pour répondre à la question, elle renvoie une fois encore à tout ce qui touche à l'hétérogénéité. Comment faire que les différences soient une chance et non un obstacle ? Et si cette diversité était une richesse ? Et si les autres, ça n'était pas seulement l'enfer ?

Plusieurs dispositifs permettent aux élèves de faire partager leurs centres d'intérêt et d'éventuellement enrichir le collectif de leurs passions individuelles : exposés, brevets (on montre ce que l'on sait faire), spectacles, présentation de lectures, de musiques, d'objets, quoi de neuf, lecture à voix haute de textes, etc.

Ceci doit sans doute s'accompagner d'un travail explicite sur ce qu'est l'école, ses règles, les droits, les devoirs, les contraintes. L'exemplarité du maître me semble également essentielle ! Un enseignant curieux de tout, qui aime faire partager ses coups de cœur et ses découvertes suscite souvent des vocations, donne envie d'en faire autant. Comme le disait Freinet, il existe deux sortes d'enseignants : ceux qui font encore des expériences et ceux qui n'en font plus !

6. Les enfants en difficulté à l'école sont aussi souvent peu curieux et sont résistants à l'idée de se mettre en recherche ... comment les motiver ?

« *Il nous faut motiver le travail* » disait déjà Célestin Freinet (1896 – 1966). Avec mon ami l'universitaire Laurent Lescouarch, il nous a fallu rédiger tout un livre pour tenter de répondre à cette question ! (« *Faire travailler les élèves à l'école* », éditions ESF, 2009). On peut constater tout de même de réelles évolutions quand l'élève est soudain valorisé, écouté, progressivement responsabilisé, jamais abandonné à ses difficultés (aides individualisées, pédagogie différenciée, tutorat, outils d'étayage dont parle si bien le dernier livre de Laurent Lescouarch sur cette pédagogie de l'étayage). Freinet parlait de « rétablir les circuits », c'est-à-dire de reconnecter les questions scolaires à la vie, au réel, à tout ce qui fait sens et enjeu pour l'enfant.

Pour ma part, j'insisterais sur la dimension d'accompagnement qu'évoque déjà l'étymologie du terme « pédagogue ». **Il nous faut faire le chemin.** Ce chemin qui va de l'enfant tel qu'il est (goûts, passions, centres d'intérêt, milieu de vie) aux apprentissages prévus (programmes, référentiels de compétences et de connaissances, examens). Souvent, et c'est ainsi qu'on le forme, le professeur est dans une approche rationaliste qui lui fait penser avant tout à enseigner une notion et donc à procéder par les étapes prétendument raisonnables : planification des programmes scolaires, préparation, programmation, séances, séquences, évaluations... C'est une vision extrêmement bureaucratique des apprentissages qui exclut le sujet, l'individu. D'ailleurs, je l'observe depuis plus de quinze ans au travers des étudiants que je reçois. Dévoués et courageux, ils peinent souvent à « penser élève ». Cet oubli est un véritable angle mort de leur approche didactique : quel intérêt cette notion peut-elle avoir pour les élèves ? Quel est l'enjeu pour eux ? Quelle importance pour eux ? Comment faire le lien, et donc le chemin, entre ces élèves du XXI^e siècle et tous ces savoirs accumulés depuis des siècles et des siècles ? Ce n'est pas parce qu'un savoir est important qu'il faut s'exonérer de trouver l'importance qu'il a pour ceux auxquels on prétend le faire acquérir ! Faire apprendre, c'est aussi difficile que faire aimer. **On enseigne par la raison quand on apprend par passion.**

7. Tous les enfants ne bénéficient pas des mêmes ressources culturelles dans leur environnement familial. Inviter les élèves à rechercher des réponses à leurs questions puis à présenter le fruit de leurs recherches en classe (sous la forme d'exposés, de conférences d'élèves ...), cela ne renforce-t-il pas les inégalités sociales ?

C'est un constat et un questionnement qui ont poussé des éducateurs du mouvement à créer avec Freinet les revues BT (Bibliothèque de Travail) et BTJ (Bibliothèque de Travail Junior). Il s'agissait, et il s'agit toujours, de rendre l'enfant autonome dans un

accès démocratisé aux ressources. Depuis, internet et passé par là... et rien n'a changé ! On voit que l'accès n'est plus le principal souci, chacun pouvant se connecter à tout, même depuis son smartphone. On en revient donc à la question de la motivation, de l'intérêt, de la curiosité, du projet personnel, de ce qui peut faire sens pour pousser chacun à aller voir ailleurs. Voilà pourquoi il est important en classe d'imaginer les démarches d'apprentissage comme des moments de déstabilisation qui vont perturber l'élève dans ses représentations initiales, ses conceptions personnelles. On le voit dans l'édition avec le succès des petits livres répondant à toutes sortes de « pourquoi ? ».

Mais il est important – à la fois – de ne pas renvoyer vers la maison le travail scolaire (pas de sous-traitance) tout en étant capable d'accueillir et valoriser chaque apport en provenance de la famille : récits (quoi de neuf, textes libres), objets, compétences (brevets), professions des parents (présentation en classe), etc.

8. Etre curieux, c'est oser s'aventurer sur les chemins de l'inattendu ... n'est-ce pas contradictoire avec l'existence d'un programme préétabli de connaissances à acquérir ?

On est en permanence dans cette contradiction : un apprentissage est d'autant plus facile à effectuer qu'il répond à un besoin mais dans le même temps, on ne peut arriver les mains dans les poches face à une classe d'une trentaine d'élèves ! Il faut bien organiser, prévoir, préparer. Voilà pourquoi, des outils pédagogiques existent qui tentent d'articuler ces deux dimensions. Il s'agit d'organiser la classe pour qu'il existe aussi des temps où l'élève peut avancer dans un projet plus personnel. Cela peut être inclus dans un plan de travail, être finalisé, socialisé, en direction des parents, des correspondants, de la classe, d'autres classes.

9. Selon vous, quelles priorités l'école devrait-elle se donner pour outiller les enfants dans leurs recherches ? Quelles compétences développer chez eux ? Et à quel âge ?

La dimension méthodologique des apprentissages me semble fortement en jachère... Il y a eu des tentatives à certains moments d'insérer cette approche si importante dans le travail scolaire. Il y a des méthodologies de recherche, des façons de s'y prendre qui s'apprennent, auxquelles on s'entraîne. Autrement, on reste dans l'implicite, le « curriculum caché » (Perrenoud). Cela d'ailleurs serait la meilleure éducation possible aux médias et permettrait de lutter efficacement contre les fake news qui ont envahi les réseaux sociaux dont sont si friands les jeunes. Je mettrais, au cœur de la recherche documentaire, ce souci de vérité, ou tout du moins de la recherche de la vérité. Honnête, modeste, toujours imparfaite et insatisfaisante. Ce qui signifie varier ses sources, croiser ses informations, sortir des préjugés et oser penser contre soi-même. Car apprendre c'est souvent changer d'avis, ou tout du moins faire évoluer celui-ci, le nuancer, l'amender, le restructurer. Y a-t-il un âge à partir duquel on peut commencer pareille entreprise ? Ce sont sans doute nos élèves qui les premiers donnent le top départ par leurs nombreux questionnements. J'ajouterais : y a-t-il un âge au-delà duquel on arrête de fonctionner ainsi ? Sûrement pas, on peut apprendre tout au long de la vie.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant soucieux d'allumer la flamme de la curiosité et d'outiller ses élèves dans leurs recherches ?

Les enseignants sous-estiment souvent leur impact sur leurs élèves. Ces derniers donnent l'impression de ne pas écouter, et pourtant, de nombreux parents témoignent de l'importance du « *le maître a dit* » ! Voilà pourquoi notre attitude autorise, encourage, promeut cette curiosité attendue des élèves mais dont ils ne sont pas toujours témoins...

Dans ce prolongement, la classe doit avoir son actualité et ses surprises : exposition, correspondance, sorties, visites, concerts, rencontres, accueil, échanges, voyages... Tout cela mobilise, motive, donne du sens, permet de nouvelles exigences, non pas par l'habituelle coercition mais bien parce qu'il y a une échéance. On ne peut pas seulement avoir rendez-vous de chapitres en chapitres, de leçons en leçons, de contrôles en tests...

11. Est-ce l'école qui vous a rendu curieux et vous a donné l'envie de chercher des réponses à vos questions ? Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?

Ayant des grandes amplitudes horaires de travail, il était plus pratique pour mes parents de me scolariser près d'eux en centre-ville. Ainsi ai-je passé onze années dans un institut catholique privé dont l'approche pédagogique m'a marqué à tout jamais... en m'invitant à faire exactement le contraire ! J'ai le souvenir des brimades, des humiliations, des punitions, de ces professeurs qui ne comprenaient pas qu'on ne comprenne pas, pour lesquels toute erreur révélait un manque de travail (écoute) et d'investissement (devoirs). Ce qui m'est arrivé de mieux est d'avoir été renvoyé à l'approche du baccalauréat. J'ai dû suivre la voie professionnelle avec un brevet administratif et informatique, un certificat de bureautique, un baccalauréat dans le même domaine. Ensuite, j'ai pu entrer à l'université pour des diplômes en sport et en sciences de l'éducation. Cela m'a appris combien il fallait postuler à l'éducabilité de chacun, ne pas renoncer par avance. Entre mon renvoi du lycée et la première place de l'académie au concours de recrutement de professeur, il n'y aura eu que huit ans de scolarité. Il faut donc encourager les passerelles, donner du temps à chacun (quelle aberration ces classes d'âge!), encourager, soutenir, valoriser, se rappeler en tant qu'éducateurs que nous sommes payés pour y croire et pour qu'advienne ces espoirs.

Autant dire qu'avec pareil cursus, chaotique et sinueux, je me sens davantage comme un autodidacte. L'écriture de nombreuses tribunes et d'articles, la rédaction de plusieurs livres, la participation à des centaines d'émission de télévision et de radio, m'ont obligé à m'intéresser à mille sujets, à apprendre à m'informer moi-même. Car si les autres nous enseignent et nous renseignent, on finit toujours par s'apprendre à soi-même les choses. On se les explique intérieurement.

Je m'aperçois avoir fortement intériorisé les informations que j'ai cherchées par moi-même de manière active, mais aussi parce que je les ai employées, utilisées, mobilisées et qu'elles sont ainsi devenues des connaissances qui ont changé ma représentation. Et puis, il y a eu les encouragements, les conseils, la bienveillance, de nombreux apports de certains dont le pédagogue Philippe Meirieu (j'en profite pour recommander la lecture indispensable de son dernier ouvrage « La riposte » aux éditions Autrement).

Voilà qui effectivement inspire ma pratique de classe même si celle-ci reste insatisfaisante tant l'histoire de notre système scolaire et son organisation ne sont pas fondées sur ces bases pédagogiques toujours marginales et qu'il nous faut encore et toujours renouveler pour répondre aux nouveaux défis.

Sylvain Grandserre,
novembre 2018





Je cherche, donc j'apprends : Angélique Libbrecht répond à nos questions



Institutrice maternelle de formation, Angélique Libbrecht est également enseignante primaire à l'école communale d'Estaimpuis. Membre active du CRAP dont elle est la représentante en Belgique, elle a à cœur de développer coopération et autonomie chez ses élèves de 8 ans et veille à personnaliser les apprentissages au sein de sa classe, où c'est en cherchant qu'on apprend.

1. Selon le philosophe Matthew Lipman, les enfants perdent leur curiosité spontanée lorsqu'ils entrent à l'école primaire. Force est de constater que les petits sont curieux, les grands le sont moins ... Selon vous, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Cette perte de curiosité n'est-elle pas aussi liée à leur développement ?

Je ne pense pas que la perte de curiosité soit liée au développement. Parfois l'école étouffe la curiosité. Si un élève vient avec une question et qu'on ne prend pas la peine d'y répondre, il pourra passer l'éponge 1, 2 ou 3 fois. Mais il finira vite par comprendre que ça ne sert à rien de poser des questions car de toutes façons, on ne prendra pas le temps de lui répondre.

2. Si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, sans doute peut-elle aussi la réveiller, voire simplement l'éveiller. Quels sont les dispositifs déclencheurs de curiosité qu'un enseignant peut mettre en œuvre pour tenter d'y parvenir ?

Je pense que la première chose à faire est de commencer par l'attitude que nous avons en tant qu'enseignant. Un élève ne peut ni apprendre ni faire preuve de curiosité si l'ambiance de travail dans laquelle il évolue, lui donne l'impression de se sentir jugé, en insécurité, ... Le statut qu'occupe l'erreur dans la classe a aussi un rôle important. En apprentissage ou en entraînement, l'erreur n'est pas dérangeante car elle servira de levier pour poursuivre l'apprentissage. Elle est utile car elle nous permet de comprendre où l'enfant est bloqué (exemple : en grandeurs, on apprend à mesurer en cm. L'élève place mal sa latte.) Par contre, lorsque nous sommes dans un projet, l'erreur est gênante. Par exemple : On recouvre notre boîte à mini – livres d'un papier emballage cadeau. Si les mesures sont mal prises, le papier va déborder ou sera trop court. En début d'année, je rappelle régulièrement aux élèves que c'est logique de faire des erreurs et surtout à l'école. Depuis plusieurs années, j'ai même décidé d'afficher en classe la phrase suivante : « Ici on a le droit de se tromper ». Je leur dis aussi que même les adultes peuvent se tromper. Cela arrive mais le plus important, c'est de comprendre les raisons de l'erreur afin de ne plus refaire la même. On aurait tendance à dire que c'est évident mais ce n'est pas forcément aussi compréhensible pour les enfants. Certains n'ont pas les codes de l'école... Le fait de prendre le temps de le leur expliciter, les rassure. « Dire ce qu'on fait et faire ce qu'on dit. », consacrer du temps pour nuancer les

erreurs présentes en classe permet aux enfants de se rendre compte que dans certains cas, l'erreur nous est utile mais qu'au travers d'autres activités elle est dérangeante.

Afin de rendre le cadre sécurisant pour tous, une règle de classe me semble inévitable : « On ne se moque pas. ». A partir du moment où les enfants sont en confiance et qu'ils savent qu'ils y sont autorisés, ils sont spontanés et curieux.

Un élément qui facilite aussi le développement de la curiosité est de mobiliser les élèves en leur demandant de fixer leur attention sur un point particulier. Par exemple : A partir d'aujourd'hui, vous allez chercher des situations dans lesquelles vous voyez des personnes mesurer (voir l'activité « *Le carnet du super détective* »¹ de Lucrèce Barsez).

Des dispositifs qui selon moi, peuvent aider à développer la curiosité des élèves :

- Mettre en place un cahier réflexif dans lequel les enfants peuvent à différents moments (de la journée, de la semaine, du mois...) répondre à des questions lancées par le titulaire et / ou se poser des questions. On peut y trouver des questions du type : « *Qu'ai – je appris aujourd'hui ? Ce que j'aimerais apprendre... J'ai trouvé difficile de ... Je n'ai pas compris...* »
Prendre un temps pour faire le point sur ce qui a été fait sur la journée en demandant aux élèves d'être honnête avec eux-mêmes est un temps utile pour progresser. Un temps d'arrêt pour faire le point permet de gagner du temps par la suite et pour nous, en tant qu'enseignant ça nous donne des pistes pour savoir où l'un ou l'autre bloque dans leur apprentissage.
- Installer des temps d'échanges, de discussions dans la classe.
En entraînement, en apprentissage ou en projet, laisser les enfants discuter entre eux. Cela a l'avantage de créer des liens mais aussi de montrer qu'il y a différents modes de pensées. De plus, contrairement à ce que l'on pourrait croire les élèves ne bavardent pas mais échangent vraiment sur le sujet. Comprendre peut parfois prendre beaucoup plus de temps pour certains élèves et les laisser seuls ne résoudra pas le problème. L'aide de l'enseignant est efficace mais parfois certains comprennent plus facilement avec l'aide de leurs pairs. Ces derniers venant de vivre un chemin de l'apprentissage, ils sont parfois plus à même de réexpliquer et d'insister sur les endroits où ils ont coincés eux -mêmes. Ils osent parfois plus facilement poser des questions aux copains de la classe. Lors de la mise en commun d'un défi, demander aux élèves d'expliquer « Comment ils ont fait dans leur tête pour trouver la réponse ? » On peut ensuite mettre au tableau la démarche utilisée par X , celle d'Y... et puis proposer aux élèves de faire comme X ou Y.
- Des « Quoi de neuf ? »
Dans ma classe, j'effectue 2 quoi de neuf par semaine. Un le lundi et l'autre le vendredi car ce sont les jours où les enfants ont toujours beaucoup de choses à dire. Ils doivent s'inscrire au tableau et annoncer leur sujet. Ils font part du message. Ensuite, l'élève a le choix de se laisser questionner ou non. Dans ce type d'activité, je fais comme les élèves (je lève le doigt, celui qui a présenté me donne la parole). Au fil du temps, les questions deviennent plus nombreuses et pertinentes. L'apprentissage de la curiosité se fait par imitation dans ce cas-ci.

¹ <https://www.dropbox.com/s/pktd7r4sse7sdlr/cahier-super-detective.pdf?dl=0>

- Par l'intermédiaire des albums ou livres jeunesse.
Lorsqu'on laisse les enfants réagir directement lors d'une lecture d'albums, on peut aussi faire naître des questions. Dernièrement, je lisais aux enfants l'album « *Le sais-tu que tu ne dois pas tout savoir ?* ». A une page, on expliquait aux enfants qu'il arrivait à tout le monde de se tromper et que ce n'était pas pour autant que la Terre s'arrêterait de tourner. A la fin de la lecture de cette page, un élève m'a demandé : « *Madame, est-ce que la Terre va s'arrêter de tourner ?* » Je lui ai dit que c'était une excellente question mais que je n'y avais pas encore réfléchi. Du coup, on a fait des recherches sur internet à l'aide de la tablette.
- Les marchés de connaissances et les moments d'échanges réciproques de savoirs, la notion de réciprocité est importante. Si c'est toujours la même personne qui apporte des savoirs, celle-ci finit par s'épuiser. L'autre personne quant à elle, se sent amoindrie car elle a l'impression de ne rien avoir à échanger. Ces temps sont des opportunités pour rencontrer un tas de personnes ressources qu'il s'agisse d'élèves de la classe ou de l'école. C'est aussi un moyen de découvrir des activités, des sujets... auquel on n'avait pas encore réfléchi. Pour moi, ces activités peuvent être des sources de démarrage de questionnement.
- Les devoirs au choix.
Chaque élève choisit une fiche dans les classeurs mis à disposition dans la classe. Le choix est large : on y trouve des poésies, des recettes, des bricolages, du développement artistique, du sport, des documentaires, de la magie, des fiches animalières, des expériences scientifiques... Dans un deuxième temps, après avoir lu le texte, l'élève choisit d'aller plus loin ou non. Il peut poursuivre le travail ou se contenter de la lecture. Il doit compléter le compte – rendu dans un délai allant de cinq à deux semaines. Il le présentera ensuite à la classe. Si des personnes sont intervenues pour aider à faire le devoir, elles peuvent rédiger un commentaire sur le dos de la fiche. Ce dispositif tente d'aider les élèves à faire des liens et des associations dans leurs connaissances, tout en laissant une place à l'imagination. J'ose espérer que cela les motivera à un projet plus puissant que celui d'avoir des bons points : celui de continuer d'apprendre pour répondre, non pas uniquement aux questions que l'école lui pose, mais aux questions qu'il se pose.

3. Faut-il attendre de savoir lire pour mener une recherche documentaire ? En d'autres mots, est-ce réalisable dès l'école maternelle ?

C'est possible en maternelle. Les élèves peuvent commencer par s'appuyer sur la dimension non verbale du document pour trouver les premiers éléments de réponses. La mise en place d'un tutorat ou d'une pratique coopérative avec une classe disposant de lecteur peut aussi être une piste.

4. Par ailleurs, comment faire pour que la lecture - ou le langage, de manière plus large- ne soit pas un obstacle pour les enfants dont c'est la principale difficulté ?

Je suis convaincue qu'à partir du moment où la question vient de l'enfant, il mettra en place toutes sortes de stratégies pour surmonter ses difficultés. La première chose à faire pour les enfants en difficultés d'apprentissage (mais selon moi, c'est aussi valable pour tous), c'est de ne pas le laisser seul face à ses difficultés. Il doit savoir qu'il peut

s'appuyer sur l'aide de ses pairs. Ces derniers l'aideront à progresser. Ces derniers auront été formés auparavant de manière à ce qu'ils ne fassent pas à la place mais qu'ils soient un soutien pour l'apprenant.

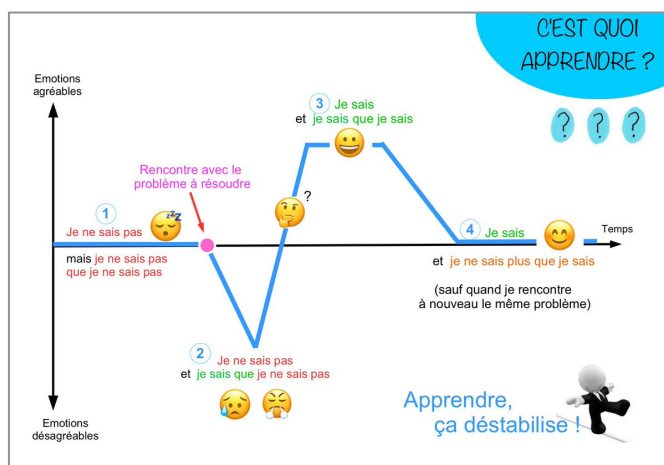
5. Les enfants ne sont pas tous curieux ; et s'ils le sont, ils ne le sont pas vis-à-vis des mêmes choses ... Comment gérer cela dans une classe de 20 élèves ?

Plusieurs recherches prouvent que les enfants sont curieux. Parfois ils le sont dans des domaines qui ne touchent pas uniquement les matières scolaires. A nous de les aider en faisant les liens nécessaires. Pourquoi les élèves devraient-ils s'intéresser aux mêmes choses ? On peut très bien travailler la démarche scientifique sans pour autant imposer un même sujet à toute la classe. L'avantage de laisser l'occasion aux élèves de choisir, c'est qu'ils s'investiront beaucoup plus que ce que nous aurions osé leur demander. A côté, on peut aussi travailler des compétences telles que se poser des questions, ... en collectif. De cette façon, ceux qui ont de la difficulté à se lancer dans des questionnements peuvent s'imprégner des idées des autres. La curiosité est transmise par contagion.

6. Les enfants en difficulté à l'école sont aussi souvent peu curieux et sont résistants à l'idée de se mettre en recherche ... comment les motiver ?

Je ne suis pas d'accord avec cette « affirmation ». Ce n'est pas parce qu'un élève est en difficulté à l'école que ce n'est pas un enfant curieux. Je crois que tout le monde peut apprendre et développer la curiosité seulement certains ont besoin d'être plus poussé que d'autres. Nous sommes tous intéressés par l'un ou l'autre élément. Je pense que c'est à l'école (et plus particulièrement à l'enseignant) de trouver ce qui l'intéresse en - dehors des matières scolaires. A nous de lui montrer les liens et le sens des compétences travaillées afin que celui-ci puisse y trouver de l'intérêt dans son vécu **présent**.

Je pense aussi que lorsque les élèves voient que nous nous intéressons à lui en tant que personne, que nous faisons preuve d'intérêt et de curiosité envers ses passions, ses motivations..., cela peut être un facteur aidant. Il est aussi intéressant de montrer aux élèves comment on réfléchit, de leur expliquer les « étapes par lesquelles on passe ». Mais aussi en réfléchissant tout haut. On peut également expliquer aux élèves le fonctionnement de notre cerveau et mettre en évidence ce qui permet d'être dans des conditions d'apprentissage optimales.



Source : Twitter
Schéma de Daniel Favre

7. Tous les enfants ne bénéficient pas des mêmes ressources culturelles dans leur environnement familial. Inviter les élèves à rechercher des réponses à leurs questions puis à présenter le fruit de leurs recherches en classe (sous la forme d'exposés, de conférences d'élèves...), cela ne renforce-t-il pas les inégalités sociales ?

Pas du tout ! Les conférences, les présentations ... permettent à chacun d'être mis en avant et de mettre en valeur les découvertes personnelles. Ce qui risque de creuser les inégalités sociales, c'est l'individualisme. Partager ses découvertes, c'est enrichir le collectif car seul tel élève n'aurait peut-être jamais prêté d'attention au sujet traité. C'est également une source de motivation car en voyant certaines activités, il arrive que d'autres se mettent également à effectuer des recherches. (Moi aussi, j'ai envie d'être applaudi par ma classe. Que pourrais-je leur présenter ?) J'ai déjà vu des élèves poursuivre le travail que d'autres avaient entamé.

8. Être curieux, c'est oser s'aventurer sur les chemins de l'inattendu ... n'est-ce pas contradictoire avec l'existence d'un programme préétabli de connaissances à acquérir ?

La notion de programme préétabli me pose question.

Préétabli par qui ? S'il s'agit des connaissances minimales à acquérir pour le cycle cela me dérange moins que si le programme est préétabli par l'enseignant. Dans les socles de compétences, être curieux, se poser des questions, traiter l'information... font partie des compétences transversales à acquérir. Ne pas accorder d'importance à la curiosité est pour moi un double tort. Le premier c'est que la personne n'aura pas appris à apprendre. Plus tard, elle se contentera de faire ce qui lui a été expliqué.

Or, actuellement, l'évolution est tellement rapide que l'on se doit d'outiller nos élèves pour qu'ils aient les moyens d'apprendre à apprendre tout au long de leur vie. Pour ce qui est des connaissances, Google, les moteurs de recherches, les livres, les personnes ressources... sont là. Non ? Si on sait où les trouver, rien ne nous empêchera de continuer à progresser. Par contre, si personne ne nous a appris les démarches, on sera démuni.

Le deuxième tort, c'est qu'on aura dégouté les enfants de l'étude car ils auront été sans cesse obligés de subir des choix faits par d'autres et qu'à aucun moment, ils n'auront eu l'occasion de s'investir dans des recherches qui les motivaient. Claparède en 1921 a écrit ce texte : *« Lorsqu'un tailleur fait un vêtement, il l'ajuste à la taille de son client et, si celui – ci est gros ou petit, il ne lui impose pas un costume sous prétexte que c'est la largeur correspondant dans la règle à sa hauteur. Au contraire, l'école habille, chausse et coiffe tous les esprits de la même façon. Elle n'a que du tout fait et ses rayons n'offrent pas le moindre choix. Pourquoi n'a-t-on pas pour l'esprit, les égards dont on entoure le corps, la tête et les pieds ? »*

Je crois que les $\frac{3}{4}$ du temps, il y a moyen de répondre aux exigences du programme et à la curiosité des enfants. Ce qu'il faut arriver à faire, c'est s'adapter aux apports des enfants. Par exemple, en deuxième primaire, mes élèves sont toujours passionnés par les dinosaures. Si je me contente de regarder la partie histoire, il est clair que je serai hors programme. Par contre, rien ne m'empêche de lire ou rédiger un texte informatif sur les dinosaures. Et au moment de la présentation du texte, on pensera à l'égayer en recherchant dans les livres *« Apprendre à dessiner le dinosaure choisi. »* Les textes lus permettront aux textes de se retrouver ailleurs qu'uniquement dans le classeur. De

même beaucoup de questions auront probablement trouvé leur.s réponse.s. Il faut parfois utiliser divers regards : celui de l'artiste, l'historien, l'écrivain... #ouverture d'esprit.

9. Selon vous, quelles priorités l'école devrait-elle se donner pour outiller les enfants dans leurs recherches ? Quelles compétences développer chez eux ? Et à quel âge ?

A tous les âges, on devrait outiller les élèves...

- ⇒ En développant leur esprit critique,
- ⇒ En favorisant leur créativité, la prise d'initiatives, la coopération.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant soucieux d'allumer la flamme de la curiosité et d'outiller ses élèves dans leurs recherches ?

- Dire aux élèves qu'on ne sait pas tout et leur montrer ou expliquer comment on peut faire pour trouver des réponses.
- Se montrer soi-même curieux envers les élèves, leurs apports. (ex : *Pourquoi as-tu choisi cette expérience ? Qu'as-tu rencontré comme difficultés ? ...*)
- Mettre en place des temps de recherches en classe ou en collaboration avec la bibliothèque locale.
- Prendre le temps de rebondir sur les « inattendus, imprévus » du quotidien qui viennent des enfants mais aussi de certaines situations.
- Introduire des possibilités de temps d'échanges informels entre enfants.

11. Est-ce l'école qui vous a rendu curieuse et vous a donné l'envie de chercher des réponses à vos questions ? Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?

Ce n'est pas l'école qui m'a rendue curieuse. Je crois que j'ai toujours eu des tonnes de questions. Ma maman m'a raconté que j'avais sans cesse des questions qui commençaient par « *Pourquoi, comment ça se fait, ...* » Quand quelque chose m'intéresse, je mets tout en œuvre pour en savoir davantage. A l'école, je me souviens avoir entendu dire : « *Mais tu es bien curieuse...* ». Et ce n'était pas un compliment. Je n'ai pas spécialement apprécié le fait qu'on ne voulait pas répondre à mes questions. Pourtant ces questions n'avaient rien de personnel, elles étaient liées à la matière. C'est pour cette raison que je souhaite que mes élèves puissent poser des questions. Heureusement, sur ma route, j'ai eu la chance de croiser des personnes curieuses et en recherche perpétuelle. Et pour finir, la « bonne » réponse d'aujourd'hui n'est peut-être pas la « bonne » réponse de demain donc apprendre à apprendre est une nécessité et la curiosité fait partie de la liste des « ingrédients » pour y parvenir.

Angélique Libbrecht,
novembre 2018





Je cherche, donc j'apprends : Amélie Vacher répond à nos questions



Amélie Vacher est professeur des écoles en Gironde. Lauréate avec sa classe du "Grand Prix Madmagz du projet pédagogique innovant" en 2017, elle est ambassadrice des Savanturiers-école de la recherche.

- I. Selon le philosophe Matthew Lipman, les enfants perdent leur curiosité spontanée lorsqu'ils entrent à l'école primaire. Force est de constater que les petits sont curieux, les grands le sont moins ... Selon vous, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Cette perte de curiosité n'est-elle pas aussi liée à leur développement ?

Cette question me rappelle une question proche que j'ai travaillée l'an dernier dans un projet d'éducation par la recherche « Savanturiers du cerveau » avec des enfants de CP à CM2 sur le thème de la créativité. Créativité et curiosité me semblent complémentaires, je transmets le lien du projet pour ressources :

<https://savanturiersducerveau.wordpress.com/category/projets-20172018/saint-exupery-33/>

et le compte-rendu du projet en vidéo :

<https://www.youtube.com/watch?v=lip9AqXG52Q>

Pour revenir à votre question, il me paraît difficile d'identifier des « coupables » au manque de curiosité des enfants. Je suppose que les causes sont multiples, à la fois externes à l'enfant (impact de l'environnement dans lequel il grandit : famille, école, amis) mais vous semblez penser qu'elles peuvent être également internes, chose à laquelle je ne pourrai pas répondre. Personnellement, j'ai des difficultés à imaginer que les enfants, à certains stades de leur vie, soient intrinsèquement moins curieux : peut-être que le sujet de leur curiosité se déplace juste d'un sujet à un autre... Un adolescent passant sa vie sur Instagram se montre curieux même si cette curiosité peut paraître futile à un adulte !

Mon expérience me laisserait penser que l'école, par la façon dont on aborde les programmes (cloisonnement disciplinaire, compétences définies), par son organisation par classe d'âge et par ses évaluations systématiques, n'encourage pas la curiosité. Or, il y a des classes, à l'intérieur de ce système, dans lesquelles les enfants se montrent très curieux. Quelle origine peut-elle avoir ? Certainement que la vision et la posture de l'enseignant sont des leviers essentiels.

2. Si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, sans doute peut-elle aussi la réveiller, voire simplement l'éveiller. Quels sont les dispositifs déclencheurs de curiosité qu'un enseignant peut mettre en œuvre pour tenter d'y parvenir ?

Une démarche de projets peut favoriser ce réveil / cet éveil de la curiosité. Mais il y a « projet » et « projet ». Ceux du maître, définis par lui, anticipés, entièrement organisés qui ne laissent pas de place à l'expression du sujet apprenant, l'élève, à ses propositions, à ses ressentis, ne produiront pas les mêmes effets qu'un projet où la posture de l'enseignant est à la fois dans la conception d'un cadre mais aussi et surtout dans un accompagnement et un étayage pour les enfants. Produire l'œuvre collective que l'enseignant avait en tête au départ d'un projet et produire une œuvre collective issue du cheminement d'un groupe d'élèves est très différent à la fois en termes de satisfaction, d'estime de soi, de bénéfices cognitifs et affectifs liés aux découvertes effectuées ensemble, dans un collectif dans lequel l'enseignant et les élèves regardent dans la même direction et sont à l'écoute les uns des autres. « Passer d'une logique de contrôle à une logique de confiance », idée de François Taddei me paraît tout à fait pertinente à ce sujet.

En dehors d'une démarche de projet, des activités décrochées, brèves, ouvertes sur le monde, favorisant la discussion peuvent également susciter la curiosité des élèves. Je pense notamment à des vidéos ou des articles :

- sur l'actualité (du type « Un jour une question »
<https://www.youtube.com/watch?v=p39Ujb2fz9s/>)
- sur les arts (du type <https://www.arte.tv/fr/videos/071478-019-A/a-musee-vous-a-musee-moi/>)
- sur les sciences (du type « zeste de sciences »
<https://www.youtube.com/channel/UCAxIjKT0ujjZhGC8Ood7mw/>)
- sur le monde avec des images de Google Earth
- sur des valeurs (en relation ou non avec l'actualité) :
<https://www.youtube.com/watch?v=f7XhrXUoD6U>

3. Faut-il attendre de savoir lire pour mener une recherche documentaire ? En d'autres mots, est-ce réalisable dès l'école maternelle ?

Les enseignants Savanturiers en maternelle seraient horrifiés d'imaginer que l'on ne puisse pas réaliser de démarche documentaire dès la maternelle ! Je vous transmets le lien de supports impliquant une telle démarche sur des thématiques scientifiques :

- cerveau : <https://savanturiersducerveau.wordpress.com/category/projets-20162017/capsus/>
- univers : https://les-savanturiers.cri-paris.org/wp-content/uploads/2018/11/20181006_formation_support-sylviedoutey.pdf
- De manière plus générale, vous pourrez peut-être trouver aussi des pistes sur le compte-rendu de la formation Savanturiers de cette année, pages 14 et 15.
https://les-savanturiers.cri-paris.org/wp-content/uploads/2018/11/formation1819_rentree_cr.pdf

4. Par ailleurs, comment faire pour que la lecture - ou le langage, de manière plus large- ne soit pas un obstacle pour les enfants dont c'est la principale difficulté ?

Côté didactique, on peut envisager une diversité des supports en prenant appui sur l'oral (audio/vidéo) et les images (tableaux, illustrations...) en plus de l'écrit. Il me paraît important de favoriser la construction de la langue orale à la fois en apportant du lexique, en reformulant, en explicitant mais également en permettant aux élèves d'échanger entre eux ce qu'ils comprennent ou pas et en leur apprenant à justifier ce qu'ils avancent. C'est tout un processus de construction de la réflexion que des enfants, même en difficulté de langage, peuvent progressivement investir.

Côté pédagogique, on peut imaginer une aide entre élèves lecteurs et peu lecteurs, l'un ayant pour mission de faciliter, d'aider l'autre. Les élèves prennent généralement du plaisir à aider leurs pairs (s'ils en voient l'utilité et qu'on ne les oblige pas, à charge de l'enseignant de faire comprendre la fonction de la démarche et de trouver des volontaires !).

5. Les enfants ne sont pas tous curieux ; et s'ils le sont, ils ne le sont pas vis-à-vis des mêmes choses ... Comment gérer cela dans une classe de 20 élèves ?

Deux idées :

- Mettre en valeur cette diversité par le biais d'activités de partage de type « quoi de neuf » (<https://www.icem-pedagogie-freinet.org/node/10117/>), de « marchés de connaissances » (<http://www.occe.coop/~ad57/documents/marche%20connaissances%20fiche%20compl.pdf>) ou des exposés (cette année, le thème du « monde islamique » côtoie « les dinosaures » et « les enfants en Asie » par exemple).

Dans ma classe, ces trois activités apparaissent dans l'année mais pas au même moment. Le « quoi de neuf » est ritualisé une fois par semaine (classe de CE2/CM1) pour un moment de langage mais ne donne pas lieu à des activités en lien.

Le marché des connaissances vient plus tard dans l'année, quand les enfants ont suffisamment pratiqué l'entraide et qu'ils ont des habitudes de langage pour « apprendre aux autres ». Je baptise ce moment « ateliers des talents » (chacun aura eu le temps de comprendre qu'il en possède de nombreux dans de nombreux domaines même sans rapport avec l'école) et je l'adapte sans le terme « vendeur ». Il s'agit là non seulement de partager une passion/un talent mais de savoir l'expliquer, le faire apprendre aux autres, par le biais du langage et du corps, sans faire à la place des apprenants. L'activité, pour les responsables d'ateliers est ardue mais plaît : ils se rendent alors compte de toute la difficulté de transmettre aux autres !

Les exposés se construisent tout au long de l'année et permettront dans un second temps d'utiliser les outils numériques pour réaliser un magazine en ligne.

- Rassembler cette diversité de sujets de curiosité, de découvertes, en amenant un nouveau sujet (pour lequel l'enseignant est motivé) et construire un mouvement de classe, une motivation, dirigée vers le fait d'en apprendre plus sur un sujet. Pour exemple concret, je suis en pleine course de « La Route du Rhum » en classe en ce moment, avec pour support un dossier pédagogique réalisé par un des sponsors de la course, les vidéos prises à bord des bateaux et la cartographie mises en ligne par le site officiel. Le monde de la voile était inconnu aux enfants mais ils sont maintenant très heureux de pouvoir parler de la route historique qui a donné le nom à la course, citer quelques marins et bateaux, faire la différence entre les bateaux, les localiser sur une carte du monde et voir, « en vrai » des images de l'océan et de la Guadeloupe !

6. Les enfants en difficulté à l'école sont aussi souvent peu curieux et sont résistants à l'idée de se mettre en recherche ... comment les motiver ?

Il s'agit certainement de susciter leur questionnement en les étonnant (par des expériences, des objets, des récits...), en leur permettant d'enquêter, de sortir de l'école pour aller à une exposition, dans un parc, en ville pour dessiner, relever, questionner, photographier, raconter... De leur proposer des activités, parfois nouvelles pour eux, qui les étonnent, les questionnent et qui font sens, c'est-à-dire qui relient leur expérience personnelle d'enfant au monde qui les entoure, avec l'école pour trait d'union entre les deux.

Dans ma classe, j'ai introduit il y a deux ans une « boîte à questions » dans laquelle les élèves déposent les questions qu'ils se posent, pour lesquelles ils aimeraient avoir des réponses en s'engageant à les rechercher, avec pour règle que ces questions ne soient pas irrespectueuses pour quiconque. Ils avaient accepté, après discussion collective, des questions un peu intimes du type « Pourquoi ferme-t-on les yeux quand on embrasse sur la bouche ? ». Cette acceptation ne peut se faire qu'avec le soutien de l'enseignant, selon ce qu'il se sent capable ou non de gérer dans sa classe, selon la vision qu'il a de son rôle dans la construction des savoirs et dans la construction de l'enfant.

7. Tous les enfants ne bénéficient pas des mêmes ressources culturelles dans leur environnement familial. Inviter les élèves à rechercher des réponses à leurs questions puis à présenter le fruit de leurs recherches en classe (sous la forme d'exposés, de conférences d'élèves ...), cela ne renforce-t-il pas les inégalités sociales ?

Pour cela, ne suffirait-il pas de proposer les documents sur temps scolaire et de permettre aux enfants de se regrouper sur un sujet s'ils le souhaitent ?

On pourrait très bien imaginer plusieurs étapes à la recherche documentaire :

- Un niveau 0 sur temps scolaire, où l'enseignant fournit des documents et où les élèves lisent, trient, sélectionnent les informations qu'ils souhaitent partager et faire apprendre aux autres sur temps scolaire, en garantissant l'accompagnement de l'enseignant (pas si facile si tous travaillent sur les exposés en même temps !)

Penser à la possibilité de faire des ateliers et se réserver l'atelier exposé pendant que les autres travaillent de manière autonome)

- Un niveau 1 sur temps scolaire, où les enfants recherchent dans des livres les documents en relation avec le sujet qu'ils ont défini eux-mêmes (motivation ++) ou qui a été défini par l'enseignant (en liant aux programmes d'histoire ou de géographie par exemple).
- Un niveau 2 sur temps scolaire, où les enfants complètent ce qu'ils ont trouvé dans des livres par des recherches sur internet en faisant attention à acquérir des habitudes de recherche sécurisées (éducation aux médias), fiables, pertinentes et adaptées au niveau de l'élève. C'est faisable en CMI, c'est de cette manière que nous avons construit nos magazines de classe il y a deux ans(<https://madmagz.com/magazine/600213#/page/1>).
- Un niveau 3 hors temps scolaire où les enfants cumulent de la documentation sur le temps personnel (dans les devoirs si devoirs il y a) selon les méthodes mises en place auparavant en classe. Pour ne pas créer d'inégalités, peut-être faut-il proposer mais ne pas imposer cette forme de recherche.

8. Etre curieux, c'est oser s'aventurer sur les chemins de l'inattendu ... n'est-ce pas contradictoire avec l'existence d'un programme préétabli de connaissances à acquérir ?

Je pense que cela peut être complémentaire si le degré de liberté accordé aux moments de découverte est suffisant. Dans nos programmes, il y a une quantité importante de compétences définies qui peuvent se rattacher, sans cloisonnement disciplinaire, à ces activités suscitant la curiosité (langage, éducation morale et civiques, arts, histoire/géographie, sciences, informatique, mathématiques...).

Cependant, il n'est pas simple pour un enseignant non formé aux projets inter/pluridisciplinaires de lier les exigences du programme et des moments de « lâcher-prise » qui permettent la découverte. La posture sera à construire après des essais, des erreurs et des bilans en termes pédagogiques et humains !

Pour ma part, quand je sens de manière intuitive qu'un projet, qu'une activité peut apporter une plus-value importante à ma classe en termes de relation, de bien-être et de savoirs, je tente toujours, même si elle n'est pas spécifiquement indiquée dans les programmes. Je suis alors attentive à son appropriation par le groupe et souvent, ce qui a été construit à la fois en termes de connaissances et de méthodes pour y parvenir, est bien plus important que ce que j'avais imaginé, raison pour laquelle, je me permets de me faire confiance et de faire confiance à mes élèves une fois qu'ils connaissent et comprennent le cadre de travail que je pose.

9. Selon vous, quelles priorités l'école devrait-elle se donner pour outiller les enfants dans leurs recherches ? Quelles compétences développer chez eux ? Et à quel âge ?

A tout âge, on peut commencer à poser des méthodes et des outils permettant de construire les connaissances. Pour cela, il est important d'encourager le questionnement des élèves à propos de leur activité : expliquer ce que l'on fait,

comment on le fait, pourquoi/à quoi cela sert, ce que cela va permettre ensuite... Tout ce travail de métacognition se construit de manière progressive et de simples questions (quoi ? quand ? comment ? qui ? avec qui ? pourquoi ?) peuvent, sur le long terme, développer des habiletés réflexives, cognitives, relationnelles donnant du sens à leurs actions.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant soucieux d'allumer la flamme de la curiosité et d'outiller ses élèves dans leurs recherches ?

Concernant « la flamme de la curiosité » : Être curieux soi-même et être soi-même. Nourrir son identité professionnelle avec son identité personnelle. Oser parler de soi quand c'est pertinent, de ses passions, de ses expériences, de ses rêves parfois. Se permettre d'explicitier notre idée du métier, notre vision. C'est peut-être à grâce à ce lâcher-prise que les élèves s'autoriseront ensuite à eux-mêmes à lâcher-prise en posant des questions et en amenant en classe des sujets qui n'avaient pas été anticipés par l'enseignant, ni même prévus dans l'emploi du temps ! La liberté de s'exprimer, de proposer, de faire des retours (y compris négatifs si respectueux et justifiés) me paraît une condition nécessaire à un investissement de la curiosité à l'école.

Concernant « l'outillage » : Penser ouvert, créatif et agir sagement et méthodiquement en laissant aux élèves le temps de construire ce qu'ils abordent, en revenant dessus régulièrement et en employant ces méthodes dans différents contextes. Ne pas opposer didactique, pédagogique et humain : essayer de rassembler ces notions dans notre action quotidienne.

Vis-à-vis des élèves, ne pas les juger, ne pas les enfermer dans une idée réductrice. Les considérer comme des individus apprenants toute leur vie dont les évaluations ne sont que des photos instantanées à instant t.

11. Est-ce l'école qui vous a rendu curieuse et vous a donné l'envie de chercher des réponses à vos questions ? Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?

Je crois qu'une grande partie de ma curiosité s'est construite hors de l'école pendant les temps extra-scolaires comme le centre de loisirs pour les activités sportives et artistiques que l'on nous proposait (j'habitais dans une assez grande ville au sud de Paris). J'ai le souvenir d'avoir pu toucher à tout, sans obligation et sans pression, souvenirs de satisfaction de comprendre comment aborder les activités en devenant progressivement efficace tout en développant des relations généralement positives avec d'autres enfants.

Mes premiers souvenirs conscients de curiosité en lien avec l'école remontent au collège. Je ne retrouve rien concernant la primaire, avec le sentiment de ne quasiment pas avoir fait de sciences, ni d'avoir pu établir une compréhension du monde sur ce temps-là. Au collège, ce sont les sciences qui m'ont attirée, ainsi que les langues et le

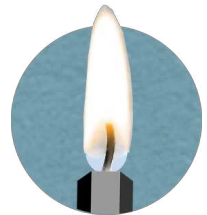
sport mais pas pour les mêmes raisons. Au lycée, les sciences toujours mais aussi la littérature, les langues, la philosophie et toujours le sport.

En dehors des disciplines à proprement parler, c'est aussi à mes profs que je dois, dans le cadre scolaire, l'éveil d'une curiosité. Des profs impliqués, aimant leur discipline mais aussi aimant leurs élèves...

En complément de sa richesse personnelle, il me semble que l'on peut aussi développer une curiosité une fois adulte. Mon engagement professionnel actuel pour une école du questionnement et de la recherche est en majeure partie lié à ma participation au dispositif des Savanturiers depuis cinq ans et au mentorat de François Taddei pendant deux ans pour un projet de classe sur les manières d'apprendre « apprendre à chercher, chercher à apprendre ». Le rôle d'un mentor et le rôle d'un collectif porteur de méthodes et d'ambitions pour les enfants ont constitué une étape clé dans mon évolution professionnelle. Quelque part, cela représente aussi une sorte d'école de la curiosité pour les enseignants !

En espérant avoir pu amener quelques pistes de réflexion et d'action !

Amélie Vacher,
novembre 2018





Je cherche, donc j'apprends :
Jean-Michel Zakhartchouk
répond à nos questions



Jean-Michel Zakhartchouk a enseigné de nombreuses années dans des collèges de milieux populaires. Formateur et membre actif de la rédaction des Cahiers Pédagogiques, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *"Apprendre à apprendre"* (éditions Canopé).

1. Selon le philosophe Matthew Lipman, les enfants perdent leur curiosité spontanée lorsqu'ils entrent à l'école primaire. Force est de constater que les petits sont curieux, les grands le sont moins ... Selon vous, l'école en est-elle la seule/la principale responsable ? Cette perte de curiosité n'est-elle pas aussi liée à leur développement ?

L'école n'est jamais « seule responsable » de ce qui ne va pas toujours bien. Et une certaine perte de curiosité me semble compréhensible, mais je la vois plus tardive, à l'âge de l'adolescence, où l'appétit de savoir s'émousse provisoirement au profit d'autres préoccupations. Et je repense aussi à ce qu'écrit quelque part Perrenoud sur l'extrême curiosité du tout petit qui découvre le monde et qui, progressivement, va s'économiser, sinon il ne pourra pas « tenir le rythme ».

2. Si l'école peut éteindre la curiosité des enfants, sans doute peut-elle aussi la réveiller, voire simplement l'éveiller. Quels sont les dispositifs déclencheurs de curiosité qu'un enseignant peut mettre en œuvre pour tenter d'y parvenir ?

Bien sûr, la pédagogie active, impliquante, basée sur la recherche et le questionnement pousse bien plus à la curiosité. Les situations-problème, la résolution de tâches complexes, la mise en projet, tout cela favorise la curiosité, surtout quand les réponses toutes faites n'existent pas et que le prof cherche en même temps que les élèves. Dans le Dictionnaire de pédagogie de Ferdinand Buisson, récemment réédité, il est écrit : « Si l'enseignement par la curiosité est une utopie, l'enseignement sans la curiosité est une routine encore plus dangereuse. Le maître qui omet un moyen d'éducation si naturel et si puissant fait un double tort à ses élèves : on peut lui demander compte non seulement de ce qu'il ne leur a pas appris, mais de tout ce qui les a empêchés d'apprendre en les dégoûtant de l'étude. Il est malheureusement beaucoup plus facile qu'on ne le croit de commettre, presque sans le savoir, une faute si grave et de causer cet irréparable préjudice aux enfants qu'on est chargé d'instruire » Cela montre que la question n'est pas nouvelle et au passage que l'école de Jules Ferry ne méconnaissait pas l'importance de développer la « curiosité » !

**3. Faut-il attendre de savoir lire pour mener une recherche documentaire ?
En d'autres mots, est-ce réalisable dès l'école maternelle ?**

Je n'ai pas une grande compétence pour répondre à la question, mais je sais en tant que membre d'un réseau de pédagogues innovants que c'est possible, si on élargit la notion de « document » par exemple. Pourquoi pas par exemple des recherches sur des écrits ordinaires à la maison (étiquettes, affiches...), sur des objets, dans la nature ?...Plutôt en grande section cependant.

4. Par ailleurs, comment faire pour que la lecture - ou le langage, de manière plus large- ne soit pas un obstacle pour les enfants dont c'est la principale difficulté ?

Obstacle, oui, impossibilité non. L'idée des fondamentaux n'est valable que s'ils ne sont pas synonymes de « préalables » comme certains le propagent en France aujourd'hui. Et justement, il faut développer la curiosité pour les mots, pour les écrits à travers des albums par exemple, mettre en place très tôt des dispositifs de parole partagée comme la discussion à visée philosophique. Quand ils ne savent pas bien lire et parler, faut-il retarder le moment de le faire ou au contraire trouver les moyens d'y remédier ? On peut deviner mon choix ...

5. Les enfants ne sont pas tous curieux ; et s'ils le sont, ils ne le sont pas vis-à-vis des mêmes choses ... Comment gérer cela dans une classe de 20 élèves ?

Gérer un groupe est toujours compliqué. 20 élèves, c'est raisonnable d'ailleurs. Mais se former à la différenciation est une nécessité, et donc la pédagogie a toute son importance. Plus on a des dispositifs rigoureux, où on réfléchit à ce qui est le plus pertinent par rapport à un contexte donné, avec des consignes précises, plus on a des chances d'impliquer tout le monde, par exemple à travers des travaux de groupes, tantôt hétérogènes (avec une place prépondérante pour l'aide des plus compétents envers les autres), tantôt homogènes (avec une entraide plus horizontale et des tâches différenciées sans doute). Varier les rythmes est également une réponse.

6. Les enfants en difficulté à l'école sont aussi souvent peu curieux et sont résistants à l'idée de se mettre en recherche ... comment les motiver ?

Cela dépend sans doute de leurs difficultés et ce n'est pas toujours vrai. Ce qui est intéressant, c'est de varier les sources de motivation. J'ai souvent demandé dans des formations aux stagiaires : « qu'est ce qui vous motivait quand vous étiez élève ? » Certains, c'était le cours structuré du prof, mais pour d'autres la fantaisie, le jeu, ce qui sortait du ron-ron habituel. La première condition cependant pour que les élèves soient motivés à chercher, c'est que le prof le soit lui aussi. Quand je cherchais avec mes élèves si telle description de lieu dans un roman correspondait à la réalité historique ou que je découvrais avec eux qui étaient ces navigateurs méconnus qui traversaient le monde (Ibn Battuta ou Zheng He, dont j'ignorais l'existence avant de lancer un grand projet interdisciplinaire sur les Grandes Découvertes), je crois que l'envie de chercher passait un peu plus !

7. Tous les enfants ne bénéficient pas des mêmes ressources culturelles dans leur environnement familial. Inviter les élèves à rechercher des réponses à leurs questions puis à présenter le fruit de leurs recherches en classe (sous la forme d'exposés, de conférences d'élèves ...), cela ne renforce-t-il pas les inégalités sociales ?

C'est parfois un argument, à mon avis de mauvaise foi, pour justifier les pédagogies les plus traditionnelles. Evidemment si on lance une recherche vague sur Van Gogh ou sur les Conquistadores sans indiquer des pistes précises, sans s'assurer que les élèves auront accès à certaines ressources, sans les accompagner, cela ne va pas réduire les inégalités. Mais à l'heure d'internet, le problème se pose autrement. Si on sait cibler des demandes, former à l'utilisation de moteurs de recherche, si on explicite les critères, si on sait modérer ses exigences, alors la fracture sociale ou numérique peut être surmontée, même si elle reste forte et ne peut être combattue que par une mobilisation qui dépasse l'école.

8. Être curieux, c'est oser s'aventurer sur les chemins de l'inattendu ... n'est-ce pas contradictoire avec l'existence d'un programme préétabli de connaissances à acquérir ?

Ça l'est si on considère les programmes comme des parcours obligatoires et fléchés, avec ces fameux « repères annuels » qui sont autant de moyens de dégouter de l'enseignement. Pas si on les conçoit comme un curriculum, par cycles, avec des attendus de fin de cycle, qui autorisent à l'intérieur des parcours parfois originaux et qui intègrent l'inattendu (l'occasion d'un spectacle, d'une commémoration, d'un événement d'actualité), ce qui est bien plus facile si le but est de construire des compétences et non d'empiler des savoirs vite oubliés.

9. Selon vous, quelles priorités l'école devrait-elle se donner pour outiller les enfants dans leurs recherches ? Quelles compétences développer chez eux ? Et à quel âge ?

J'y ai répondu plus haut. Dès le plus jeune âge, il faut développer les compétences à chercher, trier et exploiter les informations, à vérifier les sources, à utiliser des outils à bon escient.

10. Quels conseils donneriez-vous à un enseignant soucieux d'allumer la flamme de la curiosité et d'outiller ses élèves dans leurs recherches ?

Il lui sera difficile, j'insiste, d'allumer la flamme si ça ne brûle pas un peu en lui ! Il faut à la fois une grande rigueur méthodologique et l'instauration d'un climat bienveillant qui autorise les errances. Quand ces deux jeunes filles de cinquième m'apportent une vidéo soi-disant montrant l'existence du Yéti, à l'occasion d'un exposé sur ce personnage essentiel de Tintin au Tibet, cela me donne l'occasion de travailler sur les sources (quel site ? quel sérieux ?), de féliciter les élèves d'abord pour cette recherche et ensuite de les amener à douter de ce qu'elles ont trouvé, avec délicatesse et gentillesse.

11. Est-ce l'école qui vous a rendu curieux et vous a donné l'envie de chercher des réponses à vos questions ? Quels souvenirs personnels avez-vous gardés dans ce domaine ? Ont-ils guidé votre intérêt et votre engagement actuels pour faire en sorte que l'école de demain soit celle du questionnement et de la recherche plutôt que de la bonne réponse apprise sans chercher ?

Je citerai deux anecdotes qui, en quelque sorte, constituent l'envers de ce qui m'a animé comme professeur. Au collège, j'avais amené une image de panda pour demander si c'était ou pas un ours au prof de SVT. Celui-ci m'a renvoyé avec un petit sourire ironique avec une phrase du genre « *mais où vas-tu chercher tout ça ?* ». Au lycée, de par mon père, j'avais pu lire le roman d'un inconnu d'alors Alexandre Soljenitsyne. Je l'avais cité dans une dissertation. Le prof lisant à haute voix un passage (comme il lisait les « bonnes copies ») citait la phrase où ce nom compliqué apparaissait et balayait toute curiosité en clamant « *connais pas* » (et surtout ne venait pas me demander qui était cet auteur dont je citais le récit *Une journée d'Ivan Denissovitch*). Voilà ce qui pouvait me choquer chez certains enseignants, heureusement pas tous.

Je ne suis pas sûr que l'école ait beaucoup développé ma curiosité, cela s'est fait plutôt à côté, dans des livres, dans des échanges avec d'autres. Hélas le nombre de professeurs qui me paraissaient vraiment développer l'esprit de recherche se comptait sur peu de doigts de la main ! et on voudrait que je regrette « l'école d'autrefois » !

Jean-Michel Zakhartchouk,
novembre 2018



